IMAGES

No. 657 — LE CAIRE (EGYPTE) 13 AVRIL 1942

CADEAUX DE PAQUES
aux troupes britanniques

S.E. Moustapha El Nahas pacha a offert aux soldats britanniques convalescents des cadeaux à l'occasion de la fête de Pâques. Voici une nurse distribuant dans un hôpital cigarettes, œufs coloriés et friandises à un militaire qui a l'air d'apprécier particulièrement la faveur dont il est l'objet.

DANS CE NUMERO :

IMAGES DU FRONT RUSSE

20 millièmes

En PALESTINE : 25 mils

En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Lolita B.D.

J'ai dix-huit ans et suis amoureuse d'un jeune homme de vingt et un ans. Nos caractères se conviennent parfaitement, nos goûts et notre conception de la vie également. Tout serait donc pour le mieux si, il n'y a pas longtemps, quelques « bonnes langues », comme il n'en manque jamais, n'avaient été raconter à mon ami des tas d'histoires sur mon compte, absolument gratuites, je dois le dire. Bien entendu, brouille de sa part et « rupture de relations ». Nous nous sommes rencontrés depuis plusieurs fois sans nous saluer. Entre temps, je suis demandée en mariage par un excellent parti et, sous la pression de mes parents et par dépit, j'ai accepté de devenir sa femme. Nous nous sommes fiancés. Mais voici que mon premier amoureux est revenu à la charge et essaie de se faire pardonner. Je l'aime toujours, tandis que je ne ressens pour mon fiancé qu'une froide indifférence. Je passe des nuits blanches à réfléchir. Que pensez-vous, Horatius ? Dois-je rompre mes fiançailles et retourner à l'autre, ou me résigner à une existence sans charme et sans amour ?

Ma chère petite, que me voilà embarrassé pour vous répondre. Mais il me semble que votre premier amoureux, tout en étant bien trop jeune pour vous assurer une existence conjugale heureuse, a fait montre au surplus d'une attitude inexcusable à votre égard. Pour avoir prêté une oreille aussi attentive à des propos malveillants sur vous, il témoigne d'un caractère ombrageux et par trop méfiant. Vous n'aimez pas encore votre fiancé, mais, comme vous le dites vous-même, il possède des qualités sûres et jouit par surcroît d'une situation aisée. Je crois donc qu'il serait beaucoup plus sage pour vous de ne pas rompre vos fiançailles et d'accepter la décision de la destinée. Sans doute l'amour viendra-t-il ensuite et le bonheur aussi.

Anxieuse-Pal

Votre longue lettre m'a beaucoup intéressé, chère amie, et votre histoire de militaire est de celles que l'on voit aujourd'hui bien souvent. Je crois, personnellement, que vous feriez mieux de ne pas trop prendre cet amour au sérieux et de faire pression sur vous-même. Je doute, par les détails que vous me donnez, que vous pourriez faire un mariage heureux avec cet homme qui est d'abord plus jeune que vous et qui, ensuite, loin de son pays, se sentira déraciné et ne tardera pas sans doute à regretter sa décision (ceci au cas où il serait sérieux dans celle-ci). Je pense donc qu'il vaut beaucoup mieux pour vous de continuer à le voir si cela vous fait plaisir, mais sans vous attendre à un résultat positif. Ainsi vous n'aurez pas de déceptions et souffrirez beaucoup moins que si brusquement vous voyiez vos projets tomber à l'eau. Bonne chance et donnez-moi de vos nouvelles quand vous le pourrez.

Dim

Nous étions deux à aimer la même jeune fille, et celle-ci paraissait avoir une préférence marquée pour moi. Mais, étant donné que la situation de mon ami était meilleure que la mienne, je m'effaçai pour ne pas être une gêne à son bonheur. Cela se passait il y a deux ans. Aujourd'hui, cette jeune fille est libre par suite d'un désaccord avec mon ami. Me conseillez-vous de renouer mes relations ? J'éprouve toujours un vif sentiment pour elle et mes intentions sont des plus sérieuses.

Allons, allons, mon ami, n'allez pas me faire croire que votre altruisme a été jusqu'à vous sacrifier, comme vous prétendez l'avoir fait, pour le bonheur de votre dulcinée. Et en supposant que cela fût vrai, le charme avec la jeune fille n'est-il pas rompu ? Si vous persistez à lui vouer le même amour, eh bien, alors tant pis. Epousez-là, mais que jamais l'image de votre ami ne vienne se dresser entre vous et ne serve de prétexte à des scènes conjugales. Vous ne devrez alors vous en prendre qu'à vous-même.

HORATIUS







L'ÉCRAN de la Semaine

TOUR D'HORIZON

Si un accord semble devoir être réalisé avec les Indes, la semaine a été assombrie par la fin de l'héroïque défense de Batan où les Américains ont écrit une nouvelle page glorieuse de leur histoire. Car la résistance de Batan tenait du miracle.

En perdant le contrôle maritime et aérien dans ce secteur, les Américains ont été dans l'impossibilité de ravitailler les Philippines. Qu'ils aient quand même tenu jusqu'à avoir éprouvé le maximum de pertes qu'une armée héroïque et résolue peut humainement subir, cela est significatif du haut moral qui les anime.

Aucune comparaison ne peut être faite, par exemple, entre Tobrouk, avant son dégagement, et Batan. Tobrouk a toujours pu être ravitaillé par la voie maritime et aérienne. Il en est de même, dans une certaine mesure, pour Sébastopol.

Telle est donc la cause de la chute de Batan, et l'on peut être assuré que la forteresse de Corregidor, elle aussi isolée dans le dispositif ennemi, tiendra jusqu'à la limite du possible.

* * *

En ce qui concerne la Libye où, avec des oscillations plus ou moins étendues, le front est stabilisé, les mouvements de l'ennemi ces derniers jours ne paraissent pas avoir d'autre portée que celle d'une opération de diversion sur l'envergure de laquelle, ainsi que le déclarent les milieux autorisés de Londres, nous pourrions être fixés avant peu. Le pilonnement de Malte a sans doute permis aux forces de l'Axe de recevoir de nouveaux renforts, mais il n'existe aucun indice que les solides positions alliées sur la ligne Gazala-Tengeder puissent en être sensiblement affectées.

Il est intéressant de relever à ce propos qu'on assiste en Libye comme en Russie et dans le secteur australien, en Nouvelle-Guinée, à une limitation des forces de l'ennemi qui les rendent impuissantes à garder l'initiative. Le caractère des combats sur le front soviétique montre à quel point les Allemands ont dû prélever sur les réserves destinées à l'offensive du printemps. En Nouvelle-Guinée, de même, il est indiscutable que, temporairement ou définitivement, les plans de l'ennemi ont été mis en échec et que les Japonais sont maintenant sur la défensive. Leur crainte de perdre Rabaul explique la hâte qu'ils ont mise à occuper Bougainville et les îles de l'Amirauté dont ils se serviraient comme postes d'alerte dans l'éventualité d'une offensive alliée. Quant aux bases d'attaque de Lae et de Salamaua (en Nouvelle-Guinée), elles sont devenues de véritables hécatombes pour les Nippons.

Offensive du printemps et invasion alliée

Il devient de plus en plus évident que la principale offensive allemande contre les Alliés sera, comme on s'y attendait, dirigée en Russie du Sud vers le Caucase et la mer Caspienne. Les rumeurs qui ont couru d'attaques imminentes contre Chypre et la Syrie sont, comme d'ordinaire, de source allemande et doivent être considérées comme suspectes. Tant que le dégel interdit en Russie toute opération de grande envergure, l'Allemagne s'efforce principalement de lever d'importantes contributions d'hommes sur ses malheureux « alliés » des Balkans: Roumanie, Hongrie et Bulgarie. De ces trois nations, la Bulgarie s'est montrée l'alliée la plus réticente, refusant longtemps non seulement de lutter contre d'autres Slaves, mais même d'entrer en guerre contre qui que ce soit. Une information provenant de la frontière bulgare révèle que la Bulgarie n'a pas encore achevé sa mobilisation. Mais l'Allemagne pourra sans doute la contraindre à contribuer pour sa part à l'offensive du printemps et même à paraître le faire de sa propre initiative!

Le plus grand sujet de crainte du haut-commandement allemand est peut-être la puissance croissante de l'aviation britannique et la fréquence des raids de Commandos sur le continent, de Narvik à Saint-Nazaire. Des observateurs militaires neutres reconnaissent que la menace d'une offensive à l'Ouest a déjà amené les Allemands à retirer du front oriental d'importantes forces aériennes et terrestres.

Cependant, la perspective d'une invasion alliée a stimulé la résistance de l'Europe occidentale et des rapports de source allemande admettent que la situation en Norvège a empiré. Tout le clergé norvégien a démissionné pour protester contre le traitement réservé à l'Eglise par les Quislings. En France, il semble que les Allemands, alarmés du développement de l'esprit de résistance du peuple français, s'inquiètent et tentent de forcer le maréchal à reprendre Laval à la place de Darlan, offrant en échange la libération d'un certain nombre de prisonniers et le retour du gouvernement de Vichy à Paris. Le maréchal a refusé, devant les offres alléchantes de Washington qui, en échange des assurances de Vichy, est disposé à permettre le ravitaillement de l'Afrique du Nord.



INDIFFERENCE NORVEGIENNE

Alors qu'une fanfare allemande traverse un boulevard de Droelak, les habitants de la ville tournent le dos aux envahisseurs et empruntent des rues transversales. Les musiciens nazis en sont pour leurs frais.



REUNION DE CHEFS EN MOYEN-ORIENT

Une conférence récente eut lieu au grand quartier général du Moyen-Orient, qui réunit, de gauche à droite : le général Auchinleck, Sir W. Monckton, directeur de la propagande britannique et ministre d'Etat par intérim, l'amiral Cunningham, commandant en chef de la flotte anglaise en Méditerranée, et le maréchal de l'Air Tedder.

NEHRU : leader socialiste



C'est une vérité parfois évidente que les disciples dépassent parfois leurs maîtres. Jahawarlat Nehru, que M. Stafford Cripps consulte aux Indes au même titre que le Mahatma, a commencé sa carrière politique à l'école de Gandhi, duquel il devait par la suite se séparer dans une certaine mesure. Gandhi est un traditionaliste paysan dont l'aversion pour l'Occident est inspirée du Rabindranath Tagore qui a écrit « La machine et l'outil ». Nehru est un radical-socialiste qui désire acclimater et transposer immédiatement aux Indes les conceptions les plus modernes de la civilisation. Il a d'ailleurs écrit un livre: « La Russie Soviétique », qui indique de quel côté s'orientent sur le plan social ses aspirations.

C'est sans doute parce qu'il a mieux connu l'Europe que son maître qu'il est plus perméable à son esprit. D'une famille brahmane de Cachemire, Nehru a en effet été éduqué à Harrow et à Trinity College de Cambridge. Fin lettré, il goûte la poésie anglaise et écrit l'anglais aussi bien que sa langue maternelle. Agé de 53 ans, il a été trois fois secrétaire général du Congrès National. Il est encore membre de son Comité exécutif, directeur de conscience du nationalisme indien, chef de dizaines de millions d'hommes qui luttent pour leur indépendance politique.

Socialiste, il est par voie de conséquence ennemi du fascisme et déclare que la dictature est sans conteste la plus hideuse des inventions occidentales. En ce qui concerne son propre pays, le spectacle des misères qui s'étalent parmi les classes pauvres le révolte quand il les compare aux fastes éclatants de certains palais et de certaines richesses. Son indignation, au surplus, n'a rien de démagogique. Issu d'une aristocratique lignée lui-même, c'est par le cœur, si l'on peut dire, et par l'esprit qu'il a été conduit vers ses opinions et son activité sociales. Visitant une installation paysanne, il écrivait: « Au contact de cette immense détresse qui n'empêchait pas ces pays de m'être reconnaissants pour être venu jusqu'à eux, j'étais à la fois envahi par le dégoût et le regret. J'étais dégoûté de mon propre confort, de cette aisance béate où je me complaisais, et de notre triste politique de citadins incapables de comprendre ces multitudes de fils et de filles des Indes dans le dénûment. Je déplorais la dégradante indigence, la terrible misère de mon pays... »

S'il est sensible — les lignes qui précèdent en témoignent — Nehru est capable d'un langage plus violent, et à certains jours ses discours ne ménageaient personne. On sait que le vice-roi a fait, à plus d'une reprise, incarcérer le Pandit. Il a passé des années en prison sans que jamais la haine des Britanniques ne germât dans son cœur. C'est parmi eux — au contraire — que Nehru compte ses meilleurs et plus fidèles amis. L'archevêque de Canterbury le rencontrait en 1938, à une époque où Nehru ne parlait rien moins que « de les bouter à la mer ». « Quel agréable et plaisant gentleman ! dit l'archevêque en sortant. Et dire qu'il est si mal avec nous... »

Sincère, ennemi de toute flagornerie mais éloigné de tout orgueil, c'est lui que Gandhi lui-même désigne à ses compatriotes pour le remplacer à la tête du mouvement national quand l'heure en sonnera : « C'est un homme honnête et courageux, a dit de lui le Mahatma. Quand je ne serai plus, lui saura comment continuer mon œuvre. »

DALADIER n'est plus taciturne

Le procès de Riom qui, disent les télégrammes, mécontente simultanément Berlin et Vichy, apporte au moins cette consolation aux Français de leur faire entendre, malgré l'occupation allemande, toutes les voix d'hommes qui ne se sont pas tues dans leur pays. Daladier qu'on avait surnommé le Taciturne n'a cessé de parler. L'ancien président du Conseil n'a pas peur, on l'a bien vu. A-t-il jamais eu peur au cours de sa longue carrière ?

Edouard Daladier est un fils du Midi. Il est né en 1884. Il ressemble étrangement à Napoléon — moins la mèche. Ancien élève d'Herriot, il fut son protégé jusqu'au jour où leur querelle éclata au sein du parti radical : la guerre des deux Edouard, disaient les Français d'avant Vichy. M. Daladier était considéré comme le leader des «jeunes Turcs» du parti, ceux qui, par leur fusion avec le socialisme, contribuèrent à la formation du Front Populaire. En 1933, il était à l'apogée de sa gloire. Devant l'Allemagne qui grondait, il paraissait l'homme que le destin désignait pour sauver la France. L'affaire Stavisky qui le renversa devait lui valoir un surnom dont seule la guerre l'aura délivré : le « Fusilleur ».

C'est l'Action Française — comme il se doit — qui le lui a accolé. On se souvient des tragiques incidents qui se déroulèrent le 6 février 1934 sur la place de la Concorde. M. Daladier, qui avait de bonnes raisons de redouter un coup d'Etat fasciste (le colonel de la Rocque avait mobilisé ses fameuses légions paramilitaires), avait donné l'ordre de tirer sur les manifestants. Des hommes tombèrent alors. On a dit depuis, pour expliquer cette décision du Président, qu'il ne se maîtrisait plus lui-même parfaitement : Daladier venait juste de perdre sa femme à laquelle il était très attaché. On prétend que depuis sa mort, Daladier, qui n'avait jamais beaucoup bu, s'était subitement livré à la boisson. En réalité, personne ne l'a jamais vu pris de vin. Pour ses nerfs, c'est une autre affaire. Cet homme avait une besogne à laquelle des surhommes auraient succombé. Ses colères, en conseil de ministres, sont restées fameuses. Mais il ne gardait pas rancune.

Daladier était réputé pour sa puissance de travail. Il a longtemps dirigé trois départements à la fois, parmi lesquels souvent celui de la Défense Nationale. Cela ne l'empêchait pas d'être simple, et de recevoir quiconque sollicitait une audience.

Sans vouloir la guerre, Daladier l'a menée avec toute son énergie. Et c'est une des hontes du régime que de traduire avec lui en justice ceux qui avaient tout fait pour leur pays.

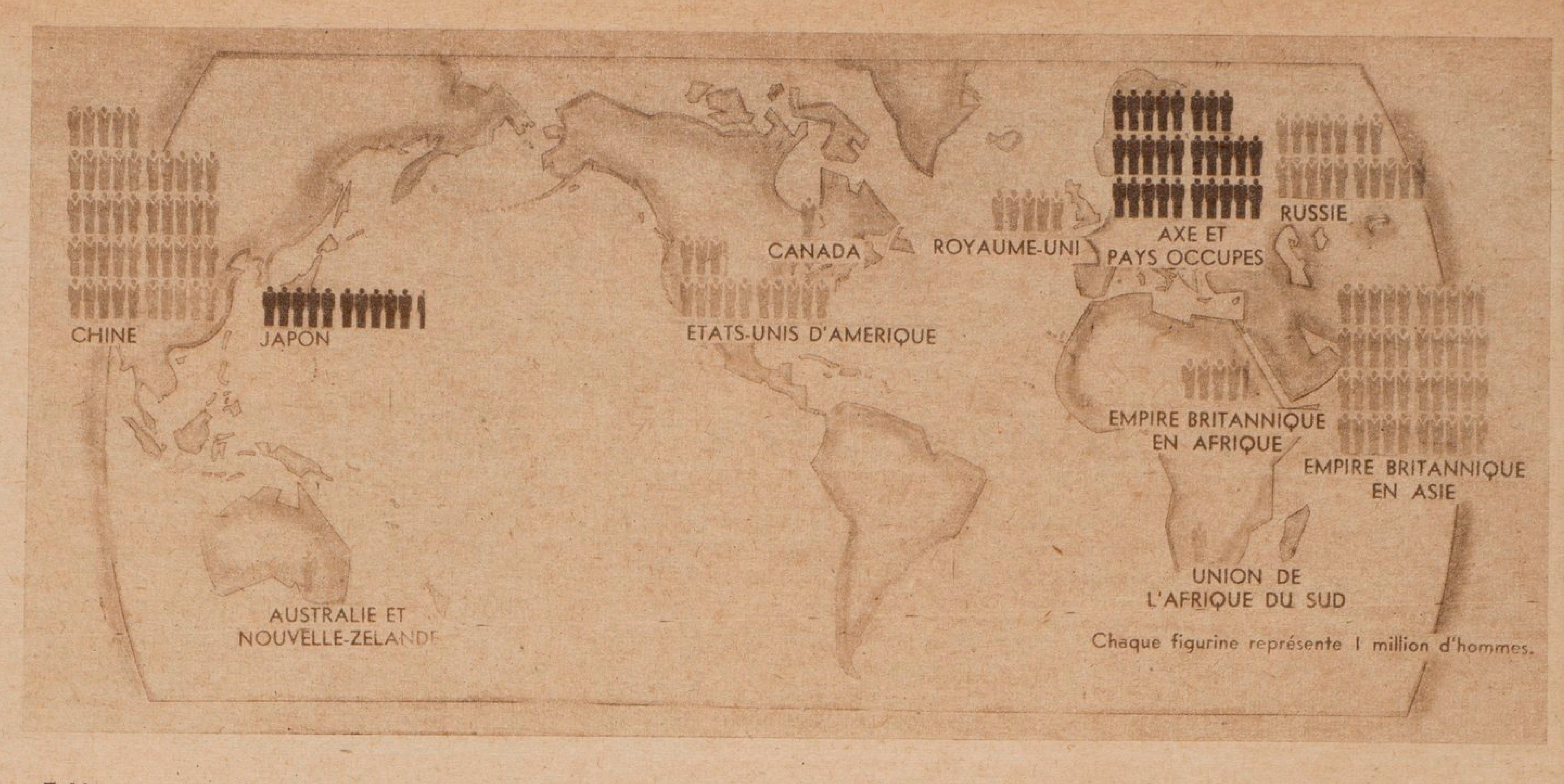


Tableau comparatif de la puissance en hommes des pays de l'Axe et des pays alliés. On remarquera la supériorité numérique écrasante de ces derniers.

FAUTEURS de guerre nippons

Depuis environ 1930, aucun ministère japonais n'a été capable de durer sans l'appui et l'approbation de l'armée et de la marine. D'autre part, l'établissement d'un quartier général impérial dont les décisions entrent automatiquement en vigueur sans passer par le conseil de cabinet ni par la Diète a placé tout le pouvoir entre les mains des quelques hommes qui ont un accès facile auprès de l'empereur Hirohito. Ce sont ces hommes qui ont lancé le Japon dans une guerre aventureuse contre les Alliés. Mais qui sont-ils exactement ?

Avant de les nommer, il faut parler de la faction de l'armée du Kouang-Toung qui tient garnison à l'extrémité méridionale de la Mandchourie. Cette armée, qui est considérée comme l'élément central des forces terrestres nippones, a fourni toute cette clique d'intrigants et d'extrémistes qui ont poussé leur pays dans le conflit actuel.

LA « SAINTE-TRINITE »

A la tête de cette clique se trouve le général Toshizo Nishio, lequel est regardé comme un extrémiste intégral. Ministre de la Guerre en 1932, le général Nishio devient peu après le chef de l'armée du Kouang-Toung. Avec deux autres officiers supérieurs de cette armée, les généraux Seishoro Itagaki et Kenii Doihara, Toshizo Nishio forma un groupe que les journalistes appelèrent « la Sainte-Trinité ».

Seishoro Itagaki est un homme à poigne. Très brillant causeur, il passe pour aimer les jeux de la politique. L'on admet généralement que lui et Doihara furent les instigateurs de la première invasion de la Mandchourie. Quand les hostilités commencèrent en Chine, Itagaki commandait une division qui subit la plus grave défaite que les Japonais aient connue sur terre, celle de la bataille de Taierchwang en mars 1938. Itagaki était sur le point de se faire « harakiri » lorsque Nishio l'exhorta à retourner à Tokio comme ministre de la Guerre du cabinet Hiranuma. Lors de la chute de ce ministère, Itagaki fit partie du cabinet Abe. Quand Nishio prit le commandement de toutes les troupes nippones en Chine, Itagaki devint son chef d'état-major.

Le lieutenant-général Doihara est l'homme-mystère de ce groupe. Il est appelé parfois le « Lawrence d'Asie » à cause de ses activités souterraines. De fait, il joua un rôle capital dans la constitution du nouveau trône mandchou aux ordres de Tokio.

LES « JEUNES JAPONAIS »

Opérant également dans les coulisses, le colonel Kingoro Hashimoto est le type même du « jeune officier ». Il a été l'âme des complots et assassinats les plus importants de ces dernières années. C'est grâce à ce terrorisme implacable que les tendances modérées de certains politiciens et de quelques rares militaires n'ont jamais pu exercer leur influence sur la politique nipponé.

En juillet 1940, les « Jeunes Japonais » décidèrent avec enthousiasme de supprimer l'amiral Yonai, alors Premier Ministre. Le complot fut éventé à temps, mais Hashimoto ne fut pas arrêté.

Evidemment, tout porte à croire que ce petit groupe de militaires décidés n'auraient pas pris si facilement en main les destinées du Japon s'ils n'avaient pas rencontré une grande sympathie parmi les hautes sphères, et un accord général sur leurs objectifs même parmi leurs ennemis personnels et leurs rivaux. Ils obtinrent ainsi l'appui le plus entier du lieutenant-général Sadao Araki, qui devint ministre de la Guerre quand l'invasion de la Mandchourie commença.

Araki est à maints égards le plus pittoresque de tous les militaires nippons. Il entra dans le cabinet en 1931 parce qu'il était l'homme qui « pouvait dompter le tigre ». Le tigre en l'occurrence était l'armée du Kouang-Toung. Si Araki était l'homme idéal à cet effet, c'est que le tigre prenait exactement la direction où il voulait le mener. Le général Araki ne nourrit aucun doute sur la mission du Japon en Asie orientale. Il avait fixé en 1932 déjà la politique de l'armée quand il déclara : « Les nations de l'Asie orientale sont victimes de l'oppression des nations blanches. Le Japon ne peut plus longtemps laisser leur impudence impunie. »

C'est ce groupe de militaires, minorité agissante, qui mène depuis près de dix ans la politique expansionniste du Japon.



LE BOMBARDEMENT D'ALEXANDRIE

Le bombardement sans discrimination d'Alexandrie par les avions de l'Axe a provoqué lundi dernier un certain nombre de victimes. Plusieurs immeubles ont été démolis. Voici l'un d'eux dont il ne reste qu'un amas de ruines. Les familles des victimes ont été dédommagées et Alexandrie a vite fait de reprendre sa vie normale.

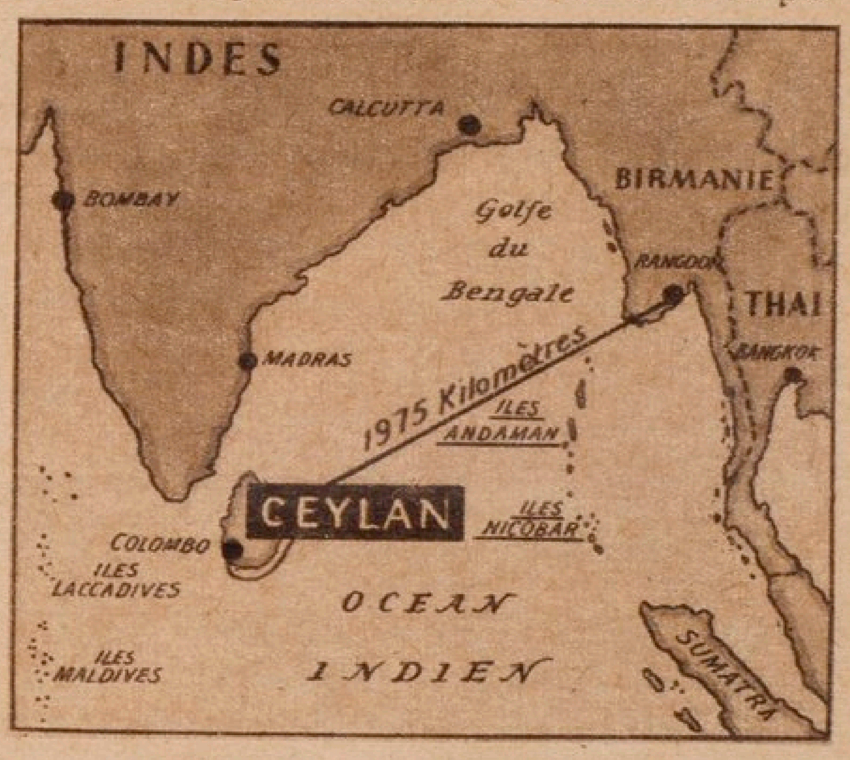
Images de CEYLAN

Ceylan, que les avions japonais ont attaquée cette semaine et dont ils ont d'ailleurs été repoussés avec de grosses pertes, est une de ces îles dont le nom évoque des terres lointaines et exotiques. Thé de Chine et de Ceylan ! Mais ce n'est pas pour alimenter leur lyrisme que les Nippons y ont exécuté leur raid. Cette colonie britannique est riche : caoutchouc, coprah, riz, cacao — sans parler du thé ; mines de graphite, tissage. Sur cette terre au passé sanglant, les Anglais ont assuré le bien-être. A ses habitants dont l'histoire n'est qu'une longue lutte intestine, ils ont donné une constitution et le droit de participer au gouvernement du pays. Ils ont mis à jour les mines grandioses que la jungle avait submergées, défriché une campagne, jusqu'à leur arrivée improductive, et fertilisé le sol. C'est à la cohabitation de l'Europe et de l'Orient que Ceylan doit ce caractère de haut pittoresque qui la rend si attrayante pour les touristes, à commencer par Colombo, devenue cité d'importance mondiale, mais dans laquelle les maisons modernes se juxtaposent aux cases blanches des indigènes. De larges avenues, des parcs, séparent la ville ancienne du grand jardin touffu et pourtant ordonné parmi lequel les Européens d'aujourd'hui ont établi leur demeure. Ici comme aux Indes, la division est marquée entre le quartier où vivent les colonies étrangères et la ville qu'habitent les indigènes. A Colombo, une foule bigarrée se presse dans des rues étroites ; le sol est maculé de taches sanglantes que laissent, en crachant, les mâcheurs de bétel, plante dont le suc empêche les sueurs trop abondantes dans ce pays chaud.

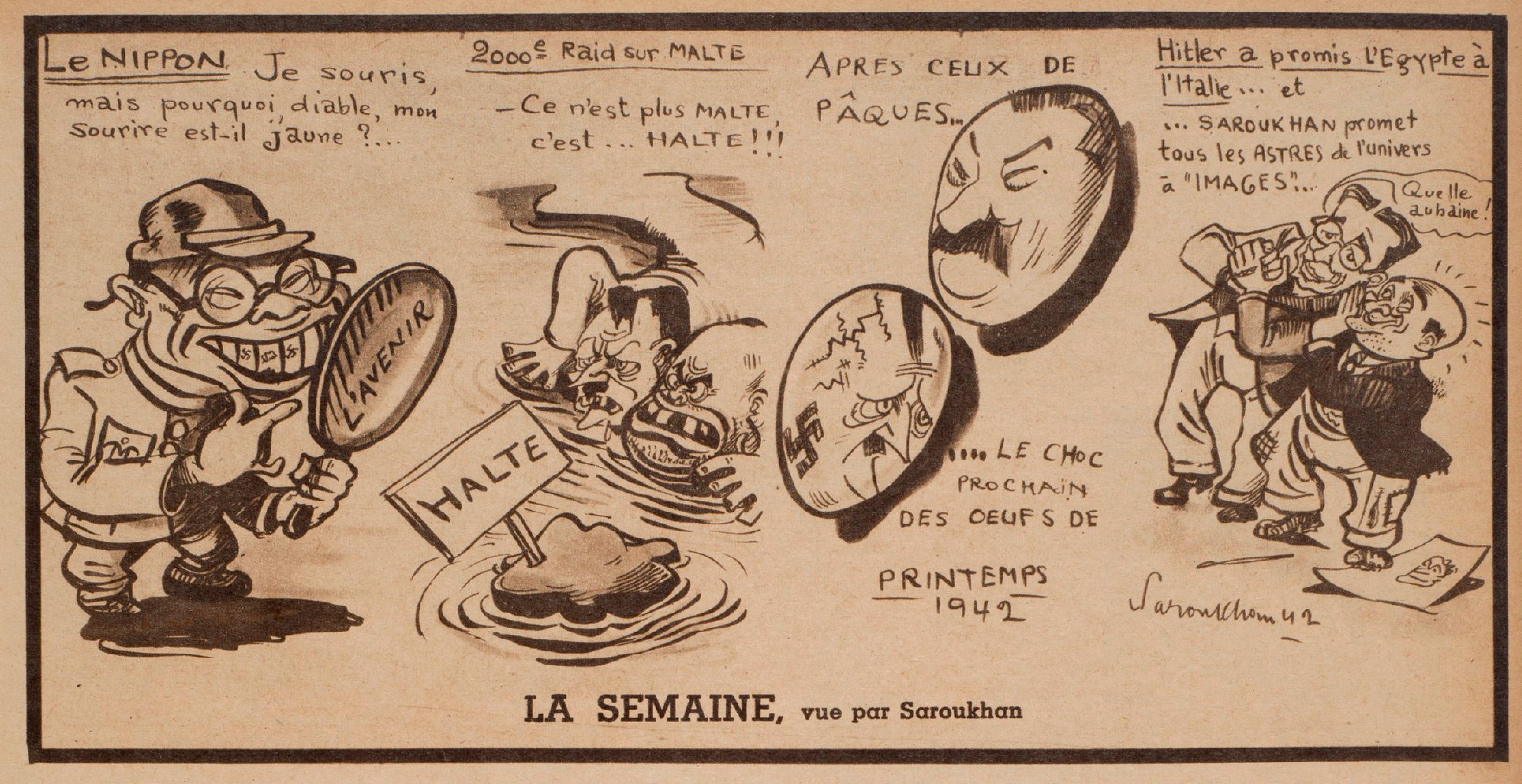
Ceylan est un paradis pour les animaux. De l'éléphant jusqu'à la fourmi en passant par le serpent et le crocodile, tout ce qui respire est objet de vénération et de sollicitude. Si vous priez votre boy de chasser une araignée qui vous gêne, il la posera avec mille précautions sur l'appui de la fenêtre, d'où elle reviendra tranquillement se promener sur votre lit. L'animal est sacré.

Ceylan ne fait pas partie des Indes. Colonie indépendante depuis 1802, l'île se distingue par une population distincte de plus de 5 millions, de religion bouddhique (éteinte aux Indes), et par une constitution semi-démocratique. Tous les signes indiquent qu'après la guerre, l'île deviendra libre et autonome, mais dans le cadre du Commonwealth britannique.

Un mot pour finir sur Trincomalie. Magnifiquement installé, ce port était redevenu la base de l'Eastern India Squadron. Les plus grands bâtiments de guerre peuvent s'y abriter. Rien n'y manque : ni les grands réservoirs à pétrole, ni les terrains d'aviation, ni les casernes, ni les clubs pour officiers. Voilà Ceylan.



Position-clé dans l'océan Indien, Ceylan est devenue la cible des bombes nippones. Ceylan est riche et les visées japonaises n'ont d'autre but que de s'emparer de son sol fertile et de son sous-sol minier de première importance.



LA SEMAINE, vue par Saroukhan

L'AMERIQUE à Brazzaville

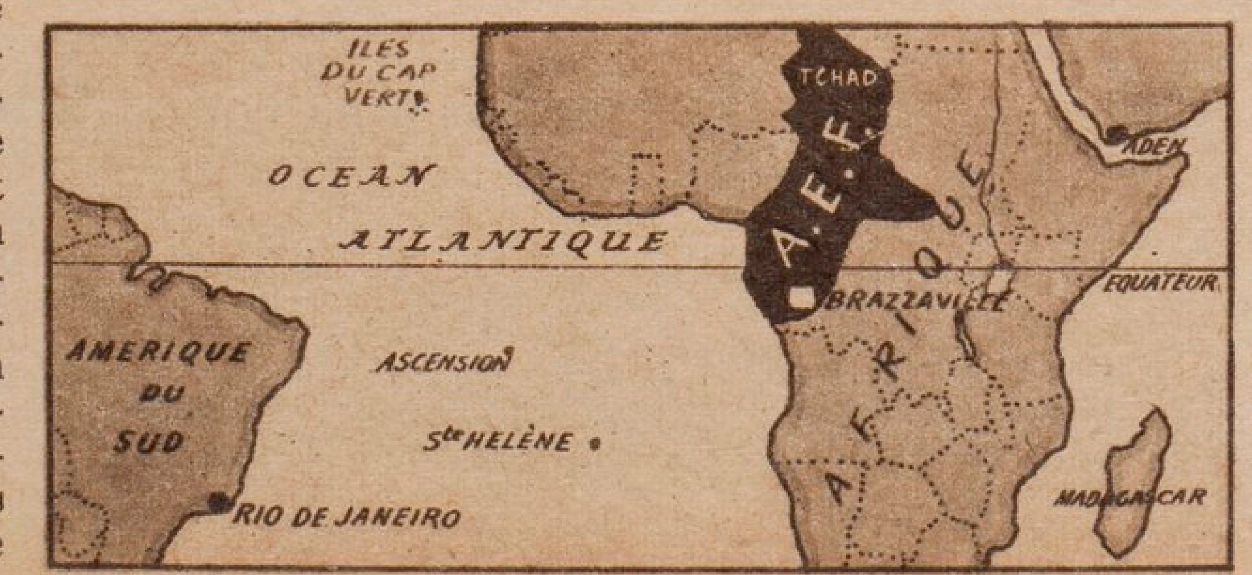
La désignation par les Etats-Unis d'un consul général qui les représentera à Brazzaville a fait, paraît-il, à Vichy ce qu'en langage d'étudiant on appelle « un beau chahut ». M. Henry Haye, ambassadeur de Vichy à Washington, aurait été chargé de protester contre la décision du Département d'Etat.

Cette mesure témoigne une fois de plus, en réalité, du sens pratique — éminemment pratique — avec lequel les Américains entendent traiter leurs affaires. Washington n'a pas rompu ses relations diplomatiques avec Vichy, comme Londres. Ce n'est, au contraire, un mystère pour personne que le maréchal Pétain puise dans ses contacts avec l'Amérique la force de résister, dans ses dernières angoisses, aux demandes toujours pressantes de l'Allemagne. Les Alliés — d'un autre côté — trouvent parfaitement leur compte dans le maintien de ces relations. Il est clair que, livré à lui-même, le gouvernement français « collaborerait » encore plus qu'il ne le fait déjà. Washington exerce ici une bienfaisante pression modératrice: les envois de vivres, par exemple, suspendus ou repris, constituent un sûr baromètre de la plus ou moins grande docilité de la France officielle aux exigences du Reich.

Mais pour n'avoir pas rompu avec Vichy, pour avoir jusqu'ici différé la reconnaissance formelle du général de Gaulle, le gouvernement des Etats-Unis ignore-t-il pour autant l'existence de la France libre ? Aucune considération juridique ne saurait empêcher le général Catroux d'être à Beyrouth. Les Etats-Unis y ont maintenu le consulat qui y fonctionnait sous le régime vichyste, reconnaissant ainsi la dévolution de pouvoirs survenue au Levant. Ils ont fait davantage au Pacifique où ils ont officiellement reconnu la souveraineté de la France libre sur les possessions françaises de l'Océan. Pourquoi? L'Amérique se bat dans le Pacifique et son intérêt militaire a prévalu ici contre tous les scrupules des juristes.

Ce qui se passe en Afrique française libre procède de la même attitude «réaliste». S'ils ont désigné un consul général à Brazzaville, c'est que les intérêts américains sur le continent noir subissent depuis quelques mois un développement considérable. On ne trahit plus aucun secret militaire à en parler aujourd'hui. L'Afrique-Equatoriale française devient pour les Américains, non pas une base à proprement parler, mais une voie d'accès de première importance. Les télégrammes ont récemment fourni quelques indications sur les travaux qu'y subit le réseau routier. Ils ont pareillement expliqué que les opérations entreprises par les Français libres dans les oasis septentrionales (Fezzan) avaient pour but d'écarter de l'A.E.F. la menace que faisait peser sur son territoire la présence des aérodromes ennemis de la Tripolitaine méridionale. En vérité, les routes du monde se déplacent. Elles n'ont jamais eu itinéraire plus capricieux que par le temps qui court. Pour atteindre l'Erythrée, entrepôt américain du Moyen-Orient, les Américains n'ont plus le temps de passer par le cap de Bonne-Espérance. Ils franchissent l'Océan jusqu'à Pointe Noire, puis coupent l'Afrique par les territoires de leurs amis (Brazzaville, Congo belge, Soudan, Abyssinie, Erythrée).

Il faut aujourd'hui aller vite. Il est clair que la nomination du consul général des Etats-Unis répond à des préoccupations vitales. Il n'y avait plus à se demander si Vichy susceptible se formaliserait de la chose ou ne s'en formaliserait pas.



UN CAS DESESPERE

Un émissaire de Gœbbels tient une conférence aux ouvriers autrichiens, auxquels il a été chargé d'énumérer les bienfaits de l'Anschluss.

— Depuis trois ans que l'Autriche est rentrée au sein de la mère-patrie, voyez les améliorations que le régime nazi y a apportées ! Jetez un coup d'œil sur les merveilleuses maisons ouvrières que nous avons construites jusque dans les plus petites villes.

— Pardon, interrompt un homme en salopette, je me promène tous les jours dans les rues de la petite ville où je travaille, mais de maisons ouvrières, je n'ai pas vu.

— Voilà le malheur des travailleurs de votre espèce, clame le conférencier. Au lieu de vous promener, vous feriez mieux de lire dans les journaux ce qui se passe dans votre pays.

HARA-KIRI probable

C'est celui de l'amiral Isoroku Yammamoto, commandant en chef des flottes impériales japonaises combinées. Yammamoto, dont le nom peut être littéralement traduit « base d'une montagne », a obtenu la Pomme Dorée des mains de l'Empereur après son exploit de Pearl Harbour.

La Pomme Dorée est la plus haute distinction que le Mikado peut décerner à ses sujets. Mais c'est aussi une très grande responsabilité, car son détenteur ne doit plus jamais connaître l'échec. S'il subit la moindre défaite, il doit rendre la pomme au palais impérial et, suivant les meilleures traditions japonaises, se faire hara-kiri.

Cependant, il faut croire que l'amiral Yammamoto a une conception très élastique de ce qu'est le bilan d'une bataille navale. Après le haut exploit de perfidie que fut l'attaque contre Pearl Harbour, il y eut la bataille du détroit de Macassar, au cours de laquelle les Japonais perdirent 11 navires de guerre et 18 gros transports de troupes. Yammamoto ne rendit pourtant pas la Pomme Dorée et ne se fit pas hara-kiri.

A tous les égards, la vie entière d'Isoroku Yammamoto a été jusqu'ici consacrée à une tâche : la défaite des flottes des Etats-Unis et de Grande-Bretagne dans le Pacifique.

Yammamoto n'est pas le petit homme grimaçant, courbé par l'habitude des révérences, portant des lunettes brillantes et de petites moustaches drues, que les caricaturistes ont accoutumé de présenter sous le nom de M. Japon. C'est plutôt un professionnel endurci et possédant un sixième sens : la haine. Il hait, comme tous ses collègues du reste, les Américains et les Anglais pour leur attitude à l'égard du Japon et particulièrement de la marine japonaise.

Il ne sortit pas plus tôt avec ses diplômes de l'Académie navale japonaise qu'il perdit le premier et le second doigt de sa main gauche à bord du « Mikasa » battant pavillon de l'amiral Togo, dans la grande bataille qui se déroula au large de Tsou-Shima en 1904. L'amiral Yammamoto est un adversaire qu'il n'est point besoin de sous-estimer. Comme son nom l'indique, il est solide. Il est aussi réfléchi, précis et agressif. Sa passion de gagner en a fait le champion de bridge, de poker et d'échecs de la marine japonaise. Une fois, un Américain lui demanda comment il avait appris le bridge si rapidement. Il expliqua : « Si je puis avoir 5.000 plans dans la tête, il ne m'est pas difficile d'avoir 52 cartes à l'esprit. »

Agé de 57 ans, il est au sommet de sa carrière. Après en avoir atteint le faîte avec la Pomme Dorée à une attaque d'une perfidie sans précédent, il pourrait bien dégringoler plus vite qu'il n'est monté. Les dépêches nous l'apprendront quelque jour.

ISTAMBOUL

CARREFOUR DES NATIONS

Istamboul et Ankara, plus encore que Lisbonne ou que toute autre ville, sont aujourd'hui des carrefours. Russes et Français, Britanniques, Allemands et Italiens s'y coudoient au milieu de la neutralité turque. La vie dans un pays qui se tient en dehors de la guerre doit tendre à l'extrême les nerfs des agents qui représentent les pays belligérants. Qu'ils se sachent réciproquement surveillés, cela ne fait aucun doute. Mais il faut avouer que la situation présente quelques embarras. Le corps diplomatique, en temps de paix, est un petit monde — mais terriblement étroit et quasiment fermé. C'est dire qu'à quelque puissance qu'ils appartiennent, les ambassadeurs, ministres, conseillers et secrétaires ne se fréquentent qu'entre eux. Il en résulte fatalement des relations étroites entre ses membres et des amitiés peuvent s'y faire. Si pénible que soit la rupture, il va sans dire que la déclaration de guerre coupe court à tout cela. Les diplomates ennemis n'entretiennent plus de relations personnelles avec leurs amis de la veille. Il ne leur reste pour se rencontrer — de loin — que le ministère des Affaires Etrangères auprès duquel ils sont accrédités, ou les établissements publics.

Un « modus vivendi » s'est, paraît-il, établi à Istamboul qui ne manque pas de pittoresque. Dans les cabarets « chics » de la ville, par exemple — ou dans l'établissement le plus hupé — les diverses ambassades ont leurs places retenues. Une sage direction s'évite bien des désagréments et réalise d'appréciables bénéfices en numérotant ses places et en les distribuant bien. Ces messieurs arrivent avec leurs dames et leurs invités et s'installent.

— Voici les Russes, se disent les spectateurs.
Ou bien :
— Les Italiens sont en retard.

Il ne faut pas s'imaginer que ces personnages officiels se regardent comme des chiens de faïence ou tendent l'oreille pour saisir au vol le moindre propos qui pourrait fuser d'une bouche ennemie. Ils sont impassibles et indifférents — en apparence — les uns aux autres. Ce sont tous des gens bien élevés qui se rencontrent mais qui ne se connaissent pas du tout, sauf naturellement entre Alliés. Anglais, Américains et Russes forment le groupe des amis. Mais, pour étrange que la chose paraisse, Allemands et Italiens sont dans le monde comme « chiens et chats ». Les Allemands, à la proximité du fascisme, préfèrent, dit-on, celle des pays neutres : Espagne ou Suède, et les Italiens, de leur côté, évitent ainsi qu'on leur rappelle continuellement leurs « exploits ».

Istamboul est illuminé à giorno. Dancings, cinémas et cabarets regorgent de monde. Il y a de belles artistes en Turquie, mais la police veille. Il ne faut pas que, dans la folle lumière des lustres, les jolies femmes ourdissent de ténébreuses intrigues...

Deux princesses s'amusent

La princesse Fawzia, fille cadette des souverains d'Egypte, a fêté le 7 avril son deuxième anniversaire au milieu de la joie de la famille royale. Extrêmement précoce, vive, enjouée, la jeune princesse est pour sa sœur aînée, la princesse Férial, une charmante compagne. Déjà la grande sœur traite sa cadette en petite maman et il n'est de soins et d'attentions qu'elle ne lui porte avec grâce. Tous les jours, dans les jardins du palais d'Abdine, les deux princesses se livrent à toutes sortes de jeux et de distractions sous l'œil bienveillant de S.M. la Reine. Voici quelques photos montrant les deux jeunes princesses au cours de leurs jeux dans les jardins du palais.







Visite au NO MAN'S LAND

par AUBREY HAMMOND

Correspondant de guerre de l' « Allied Newspapers »

Le prélude de chacune de mes « aventures » dans le désert de l'Ouest est assujetti à une étiquette presque protocolaire : une sentinelle qui vient me réveiller, en me secouant gentiment l'épaule; des yeux qui s'ouvrent et clignotent à la lumière déjà forte de l'aube désertique ; la traditionnelle tasse de thé fort qui me permet d'affronter la fraîcheur piquante du matin ; toilette sommaire et rapide.

Toute la nuit, des escadrilles d'autos blindées ont patrouillé dans le voisinage du camp.

A l'aube, un groupe de guerriers senoussis, dont les revolvers, les cartouchières et l'uniforme sont couverts par leur cache-poussière, arrivent au camp, après avoir longtemps erré dans le désert. Ils jettent leurs cigarettes pour me saluer gravement. Ce seront nos compagnons de voyage.

Voici le capitaine Simon Elwes, élégant, impeccable, comme s'il devait aller à la chasse : casquette molle, gants en peau, culottes d'équitation et guêtres. Le capitaine Elwes, qui pilotera notre petit convoi, composé de deux camions et d'une auto blindée, à travers 150 kilomètres de désert, est un excellent portraitiste. Dans le cadre du désert, il constitue lui-même un modèle vivant et caractéristique que n'importe quel artiste serait heureux de fixer sur la toile.

Et le voyage commence. Nous avons rendez-vous dans le cœur du « no man's land », avec nos colonnes de reconnaissance, dans un poste avancé. Nous devons surtout rencontrer le « Sorcier du Désert », un brigadier général de renom, qui commande une armée de braves, d'hommes possédant toutes les audaces faisant partie d'une division blindée. Jour et nuit, ces hommes parcourent le désert infini et habitent en nomades la bande de terrain qui sépare nos lignes de celles de l'ennemi, entre Mekili et Tmimi.

En route, nous faisons halte pour assister à des manœuvres tactiques exécutées par un groupe de tanks. Un général d'une division blindée confère avec son état-major.

Nous arrivons à destination, en nous dirigeant « à la faveur du hasard et de la Providence », pour employer l'expression du capitaine Elwes. Sur une étendue hérissée de crêtes, infranchissables aux véhicules et qu'il faut contourner tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, à travers l'invisible réseau de mort créé par les champs de mines, la navigation dans le désert est une entreprise des plus difficiles. La boussole s'avère d'une utilité toute relative. Pendant toute la randonnée, le capitaine Elwes se tient debout, dans son auto, scrutant l'horizon.

A un certain moment, nous apercevons, dans le lointain, de minuscules taches noires mouvantes qui se dirigent vers nous : elles ressemblent à des tanks allemands. Parfois, des avions de reconnaissance ennemis tracent des cercles dans le ciel, au-dessus de nos têtes.

Nous arrivons au but. Le brigadier et ses officiers sont installés dans une petite tente autour d'une table sur laquelle trône un plat rempli de biscuits secs. L'assistance comprend un mélange de cavaliers et d'artilleurs. Les patrouilles nocturnes ont été effectuées avec succès. Le déjeuner est un prétexte pour l'arrêt de toute activité. Le brigadier compte reprendre les opérations vers quatre heures de l'après-midi, et il espère, nous dit-il, que nous pourrons assister à un spectacle intéressant. L'ennemi a manifesté une certaine nervosité, et son activité est continue : mouvements divers de tanks et de transports mécanisés. Un duel d'artillerie avait duré de part et d'autre pendant presque toute la nuit. A l'aube, un de nos officiers qui patrouillait dans une auto blindée avait aperçu un véhicule. Croyant qu'il s'agissait d'une de nos unités, il s'était approché sans méfiance. Il tomba ainsi entre les mains de l'ennemi et fut fait prisonnier. Des incidents de ce genre sont tout à fait courants dans le « no man's land » du désert. Les victimes sont tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Dans le clair-obscur d'un jour qui chasse avec peine les derniers voiles de la nuit, on aperçoit une ombre mouvante : on s'approche et on crie joyeusement : « Hallo, les amis! » En guise de réponse, on voit le canon menaçant d'une arme automatique qui pointe sur la poitrine. Le tout se déroule en quelques secondes, et lorsqu'un homme disparaît ainsi, personne parmi ses camarades ne peut expliquer pourquoi il n'est pas revenu.

Dans l'après-midi, nous nous installons dans une tranchée et examinons l'horizon à l'aide de jumelles : voici une hauteur que l'ennemi occupait encore ce matin. Dans le champ visuel des lunettes d'approche, aucun signe d'un mouvement quelconque. Le brigadier part en reconnaissance, dans une auto découverte. Il est installé sur un siège surélevé, derrière le chauffeur. Ainsi, il peut apercevoir ce qui se passe au loin.

La position ennemie a été évacuée. Nous l'atteignons à notre tour. Au retour, quelques gazelles essayent de faire la course avec nos autos. Le brigadier épaule un fusil, et pendant quelque temps se livre au plaisir de la chasse.

Le désert, dans cette région, abonde de gibier, et ces chevaliers des sables m'annoncent que nous aurons de l'outarde rôtie pour dîner.

Quelques obus, plutôt rares, éclatent à distance, mais nous ne sommes pas visés. Nous avons pénétré de 80 kilomètres à travers le « no man's land ». J'aperçois au loin Mekili qui est fortement tenue par les Italiens.

Le brigadier nous fait visiter ensuite une unité typique du désert, appelée « Jock Column » : c'est une force mixte, composée de véhicules blindés, de pièces d'artillerie, d'effectifs de fantassins et de sapeurs, comprenant également des autos-ateliers et des véhicules ambulances. L'inventeur de cette unité est le major général Campbell, décoré de la Victoria Cross, qui mourut récemment dans le désert occidental. La guerre du désert exige de pareilles formations qui se prêtent à merveille aux opérations de poursuite contre un ennemi qu'il faut continuellement harasser. La pièce principale de cette colonne est un canon qui tire des obus de 25 livres. L'infanterie est nécessairement cantonnée dans un rôle peu important.

— Ces colonnes sont un prétexte pour un excellent entraînement des troupes, me dit le brigadier, et nous veillons à ce que leurs effectifs soient renouvelés le plus souvent possible.

Le canon qui forme le pivot de ce genre de colonne est une pièce d'artillerie qui a facilement raison des tanks.

Plus tard, un officier cosaque, un lieutenant appelé Sorbo, vient proposer au brigadier de conduire, pendant la nuit, une expédition à la recherche de prisonniers. L'infanterie effectue des patrouilles au même titre que les colonnes motorisées. Les troupes sont transportées en camion jusqu'à un certain secteur, et ensuite elles poursuivent l'opération à pied

Depuis quelque temps, l'ennemi emploie des chiens pour monter la garde autour de ses postes et de ses campements avancés. Les bêtes sont attachées à des véhicules. Souvent, les chiens sentent l'approche des nôtres alors qu'ils sont encore à plus de deux kilomètres : ils donnent l'alarme en aboyant furieusement.

Sorbo, qui est docteur, et porte la plus haute décoration militaire russe, possède à son actif des exploits militaires remarquables. Juste avant la déclaration de la guerre, il avait entrepris un tour du monde à motocyclette. Plus tard, en Angleterre, il cumula les fonctions d'«air warden» avec celles de médecin traitant les enfants par l'électrothérapie.

Un autre officier, le lieutenant Buchanan, me raconte comment il échappa aux Allemands en janvier dernier. Après avoir été fait prisonnier par les hommes d'une unité blindée allemande, il fut embarqué dans un camion occupé par des ajusteurs ennemis. Pendant que ceux-ci se reposaient, après avoir arrangé un canon endommagé, à moitié enseveli dans les sables, il s'était précipité au volant et avait réussi à ramener le camion dans les lignes anglaises.

Il me confia qu'il avait été impressionné par l'organisation des méthodes employées par les unités blindées ennemies, et qu'il avait eu l'opportunité d'observer longuement. Les ajusteurs également étaient des soldats de qualité. Ils conversaient librement avec lui. Victimes de la propagande, ils insistaient pour affirmer que l'Allemagne menait une guerre défensive, et estimaient les pertes nazies sur le front oriental à 160.000 hommes. Lorsque l'officier leur suggéra comme plus exact le chiffre d'un million et demi, ils le regardèrent comme on regarde un fou et cessèrent toute relation avec lui.

D'après le lieutenant Buchanan, les conditions de subsistance de l'unité étaient très bonnes. Leur pain noir avait bon goût et demeurait frais pendant un certain temps. Ils possédaient en outre de la viande en conserve et étaient bien ravitaillés en oranges et en citrons ; le courrier leur parvenait assez vite et régulièrement.

Dans un camion, Buchanan trouva une annonce touristique qui disait : « Venez dans la Libye ensoleillée. »

. . . .

Et voilà le récit de mon séjour dans le « no man's land ». J'en garde un souvenir agréable. La lune brillait si fort que je pouvais lire pendant la nuit. Il faisait très froid ; aucun bruit ne venait rompre le silence, sauf la chute occasionnelle de quelques bombes.



La capture d'un véhicule motorisé ennemi est parfois une source d'enseignements précieux pour les troupes britanniques.



Une vue pittoresque de l'Iran. Une troupe d'ânes traverse, dans les faubourgs de Sultanabad, un des nombreux ponts dont les siècles n'ont point diminué la solidité et qui peuvent supporter le passage des véhicules les plus lourds.

« Le plus grand danger menaçant les puissances démocratiques, serait un isolement des armées soviétiques du Nord du fait d'une offensive par Astrakhan ».

J'AI VU LES RUSSES EN IRAN

par

Clare HOLLINGWORTH

Clare Hollingworth n'est pas une inconnue pour les lecteurs d'« Images » qui a déjà publié d'elle un intéressant article sur la Roumanie. Correspondante notamment du « Chicago Times » et de plusieurs autres journaux anglais et américains, cette talentueuse journaliste anglaise vient de passer quatre mois en Iran où elle a pu assister au gigantesque effort allié en vue de l'apport du matériel de guerre à la Russie. Elle a visité aussi le Proche et le Moyen-Orient, rencontrant d'importantes personnalités et puisant ses renseignements à la source même.

Clare Hollingworth repart bientôt pour l'étranger. Profitant de son bref passage au Caire, nous lui avons demandé de raconter pour « Images » ce qu'elle a vu dans cette région, appelée peut-être à devenir un des théâtres d'opérations les plus importants dans la marche générale de cette guerre.

Voici ce qu'elle nous a dit :

•

Il m'est arrivé de rencontrer en Iran de nombreux militaires anglais et soviétiques, car s'il est un front où les Anglais et les Russes pourraient combattre ensemble, c'est bien celui du Caucase. Dans le cas d'une menace nazie sur ce front, il est évident en effet que les Anglais réagiraient avec la dernière énergie. Et parmi les officiers soviétiques que j'ai connus, un des plus intéressants est le général Novakoff qui sera vraisemblablement un des commandants de cette zone de guerre.

Bien que l'aspect du général Novakoff soit sévère ainsi qu'il convient à un chef, les conditions dans lesquelles il dut me recevoir me mirent plus à l'aise pour le soumettre aux affres de l'interview. Il gardait la chambre à la suite d'une forte grippe, mais son humeur était excellente, pour ne pas dire joviale. Les grands appartements au premier étage où il s'était installé étaient, il n'y avait pas longtemps, la résidence d'un riche négociant allemand. Des coussins bavarois en forme de cœur ornaient les sofas au-dessus desquels étaient accrochés de grands portraits de Staline. De merveilleux tapis persans étendus sur la terrasse de sa chambre, à laquelle donne une grande baie vitrée, étaient recouverts de deux pouces de neige. Le général était assis sur cette terrasse. Il portait des pantalons bleus avec une large bande rouge, deux pull-overs visiblement confectionnés en Russie et la houppelande de fourrure des paysans russes.

Je fus tout d'abord surprise qu'aucun fonctionnaire politique ni aucun autre militaire russe ne fussent présents. L'interview avait été arrangée par la femme aide de camp du général Novakoff qui m'avait envoyé une auto russe copiée sur le modèle des grandes autos américaines pour me prendre du consulat britannique et me conduire à travers la nombreuse garde militaire du chef russe.

«Hitler n'attaquera pas le Caucase ou les puits de pétrole de Bakou avant la fin du printemps. Il essayera d'abord de détruire les armées russes en marchant vers Astrakhan », telles furent ses premières déclarations. Précisant sa pensée, le général ajouta que les montagnes du Caucase s'élèvent à près de 6.000 mètres et qu'elles ne se prêtent pas à une guerre motorisée. Dans les vallées, la boue est terriblement perfide, comme nulle part ailleurs au monde. «Je me suis trouvé, dit-il, deux fois dans cette boue jusqu'à la ceinture et nombreux sont ceux qui y ont été ensevelis. »

Le général a rendu ensuite un vibrant hommage à l'aide anglo-américaine en déclarant que grâce à elle, Léningrad et Moscou purent tenir contre les assauts furieux de l'ennemi.

Avant de me donner congé, le général Novakoff revint sur les objectifs probables de l'offensive du printemps. «Le plus grand danger menaçant les puissances démocratiques, dit-il lentement, serait un isolement des armées soviétiques du Nord du fait d'une offensive par Astrakhan.»

Le chef russe ne m'en dit pas davantage. Il ne me dispensa pas ces paroles de vain optimisme que l'on prononce lorsqu'elles ne procèdent pas de la réalité même. Les armées soviétiques redoublaient alors avec un surcroît d'énergie leurs attaques contre les Allemands, les obligeant à prendre sur leurs réserves du printemps. A l'arrière, les Russes préparaient en même temps de nouvelles armées parfaitement entraînées et équipées pour le choc prévu.

Tabriz est actuellement la ville la plus importante de l'armée rouge dans l'Iran occupée par les Russes, et elle est aussi la seconde grande ville du pays après la capitale, Téhéran, au nord de laquelle elle est située, à une distance d'environ 650 kilomètres. Les deux villes sont reliées par une seule voie ferrée, d'ailleurs incomplète. Sa section septentrionale demande deux jours de parcours à travers des passes montagneuses, couvertes de neige, et elle représentait le seul moyen de transport tant que le temps était trop mauvais pour les avions.

Sur les nombreux plateaux qui s'étendent entre Téhéran et Tabriz, de grands troupeaux de bétail se nourrissent d'une herbe brune et clairsemée. Les villages, qui sont rares et assez distants les uns des autres, consistent en des maisons de boue non peintes, mais elles n'ont rien de la sordidité des habitations arabes. D'étroits cours d'eau descendant des montagnes assurent pleinement les besoins de l'irrigation et donnent aux traditionnels jardins persans ce cachet caractéristique, avec leurs fontaines et leurs grands arbres, entourés par de hauts murs de boue.

Les quelques maisons démolies et des murs à peine vérolés témoignent du caractère pacifique de l'avance soviétique en Iran. De petits combats eurent lieu, mais la majeure partie des officiers iraniens préférèrent renoncer à la résistance quand elle commença, laissant à leurs soldats leur liberté d'action.

Les villageois n'aiment pas particulièrement l'armée soviétique d'occupation, mais ils ont peu de sujets de mécontentement. Aucun paysan n'a été renvoyé de sa maison. Les soldats de l'armée rouge habitent dans les greniers des maisons abandonnées et dans les immenses caravansérails du passé, construits par les tribus quand elles descendaient des montagnes pour leurs quartiers d'hiver. L'armée soviétique, avec un tact auquel les Iraniens sont très sensibles, ne hissent pas le drapeau rouge sur les bâtiments persans.

La couche de poussière recouvrant les marchandises dans les magasins prouve que le pillage est une chose inconnue en Perse. Les camions russes verts et rouges font sans cesse la navette entre la Russie et l'Iran, apportant des vivres des villes russes.

Les soldats soviétiques ne sont pas aussi élégants dans leurs uniformes que le soldats anglais ou allemands, mais ils sont confortablement vêtus dans leurs épaisses tuniques et leurs grandes bottes. Leur tenue est excellente, et si l'on veut y voir un rapport quelconque, il leur est défendu de boire de la vodka ou du vin.

La discipline dans l'armée soviétique est une discipline de fer. Les « officiers politiques » sont souvent des femmes solidement bâties et qui savent empêcher les soldats d'enfreindre les règlements. Dans l'armée rouge, la proportion des femmes par rapport aux hommes est de l'ordre de un à cinq. Elles ont les mêmes rations que leurs collègues masculins et leurs uniformes sont identiques. Quant aux dortoirs, ils sont mixtes.

Les femmes faisant partie de l'armée rouge sont employées comme cordons bleus, « officiers politiques », chauffeurs, pilotes et mécaniciennes. Celles qui font un travail similaire dans l'armée britannique travaillent dans des unités distinctes, et elles sont

Officiers de l'armée rouge en conversation dans une rue de Tabriz.

tenues loin des champs de bataille.

Détail curieux : les troupes soviétiques en Iran ne parlent pas souvent le russe, mais plutôt le turc ou l'arménien. Tous, hommes ou femmes, sont d'enthousiastes partisans de Staline, en dépit des menées des agents allemands résidant depuis longtemps en Turquie et qui, se faisant passer pour des Turcs, se livraient jusqu'à récemment à ces activités de cinquième colonne parmi les habitants d'expression turque du sud de la Russie et aussi de la capitale iranienne.

A propos de ces menées, il convient de signaler un livre publié l'an dernier à Berlin par un groupe d'espions vivant en Iran et en Afghanistan, qui prétendaient professer une grande amitié à l'égard des peuples de ces deux pays. Les auteurs de cet ouvrage qui a pour titre « Comment assujettir l'Orient » s'appellent Brandt, un botaniste de notoriété mondiale, et Etobersdorfer, qui est entomologiste de valeur. Tous deux passèrent des années en Iran, faisant de fréquents voyages dans les pays avoisinants, cherchant à connaître beaucoup de monde et, incidemment, à collectionner des informations et à fomenter des troubles. La science se prostitue facilement sous le régime nazi...

Avant que les armées britannique et russe n'entrassent en Iran, Brandt et Etobersdorfer se trouvaient déjà en Afghanistan avec un nombreux personnel. Inutile d'ajouter que lorsque les Iraniens et les Afghans apprirent la parution de ce livre, ils en conçurent une très vive colère.

En général, la situation en Iran se présente sous d'excellents augures tant en ce qui concerne les préparatifs militaires que le moral des habitants. Quels que soient les développements de la guerre dans le Moyen-Orient, l'on peut être certain que tout a été prévu.



Au cours d'une manifestation sportive à Tabriz, le général Novakoff ayant à ses côtés M. Cook, consul d'Angleterre en Iran. A gauche, la fille du général.



Au Caire, dès le début de la guerre, la circulation automobile augmentait considérablement. En juin dernier, l'intensité du trafic s'accroissait encore et il vient de prendre, dernièrement, des proportions telles que les services compétents ont dû se mettre à la recherche de solutions à un problème, pour le moins épineux. Cependant, si les autorités se sont mises à la recherche de solutions, les chauffeurs, eux, ne contribuent pas toujours, hélas ! à aplanir les difficultés. Quelles sont les fautes les plus communes, celles qui devraient être connues de tous, incluses dans tous les codes de la route et signalées à tous les conducteurs ?

1°) Dépasser une voiture au moment où une autre vient en face

C'est la plus grave de toutes. Il faut bien insister là-dessus. Comme elle met en jeu trois véhicules, elle cause souvent des accidents graves. Des trois véhicules, au moins un, celui qui veut « doubler », se déplace à une allure assez rapide, et l'accident survient parfois très grave.

Maintenant essayons d'imaginer ce que fait gagner un dépassement dans les conditions signalées. Une statistique américaine estime que le chauffeur qui, au lieu d'attendre le temps et la place pour « doubler », le fait au moment inopportun gagne tout juste une moyenne de cinq secondes ! Ceci, évidemment, en admettant qu'il gagne. Mais rien n'est moins sûr ; et quand il perd... Si avant de commettre l'acte on évaluait l'enjeu, peu de personnes consentiraient à se risquer à une tentative aussi périlleuse.

2°) Se rabattre à gauche sans signaler

Une faute très commune consiste à se rabattre sur la gauche sans donner d'indication préalable. Le conducteur assis au volant d'une voiture anglaise, donc à droite, a l'excuse d'être placé dans une position malcommode. Le chauffeur installé à gauche n'en a aucune.

3°) Ignorer les signaux

Celui qui ne tient pas compte des signaux est aussi coupable que celui qui ne donne aucun signal. Cette faute est très courante. Le soir surtout, dépassée une certaine heure, les chauffeurs ne se donnent plus la peine de respecter le code des signaux lumineux. Ces conducteurs débouchent et circulent au gré de leur fantaisie, s'imaginant que l'heure tardive leur octroie des privilèges. Cependant l'automobile, à aucune heure de la journée ou de la nuit, ne nous donne des droits sur nos semblables.

4°) Dépasser dans un virage

Souvent des automobilistes en dépassent d'autres dans des virages. Leur théorie est qu'il n'y a jamais rien derrière un virage. Postulat absolument faux. Il convient d'agir comme si derrière tous les virages il y avait quelque chose. Ne vous engagez jamais pour dépasser, ne vous lancez jamais, tant que vous n'êtes pas sûr que la voie est libre pour tout le temps du dépassement. D'une manière générale, n'avancez jamais là où vous n'êtes pas sûr de vous arrêter dans l'espace que vous voyez devant vous. Cette règle domine toutes les autres. Ajoutons qu'avec une conduite à droite, il faut être particulièrement prudent.

5°) Souvent les autos freinent mal, parfois pas du tout

Un grand nombre d'automobilistes freinent mal. On sait que le freinage est avant tout question d'adhérence. Que se passe-t-il si les freins sont peu agissants ? L'adhérence des roues sur lesquelles ils sont placés n'entre plus en jeu. Ce qui devient certain, c'est que si l'on a trente mètres pour ne pas toucher un enfant ou une vieille dame, on en fait trente et un. Il n'en faut pas davantage pour avoir son nom inscrit dans les faits divers !

Le journal anglais spécialisé « Motor » appelle frein suffisant celui qui peut vous arrêter « en huit mètres » à quarante kilomètres à l'heure. Un technicien de General Motors disait : l'essentiel dans une auto n'est pas le moteur, mais les freins. Nos constables s'évertuent à contrôler les permis de conduire, nos braves chaouiches à barbouiller de peinture foncée les phares, pourquoi n'y a-t-il jamais personne pour vérifier l'état des freins ? Un examen, même annuel, serait utile.

6°) Conduire dans le black-out, malgré une vue faible

Nombreux sont ceux qui, en dépit d'une vue relativement mauvaise, persistent à conduire dans le black-out. N'oubliez pas que, dans l'obscurité des jours sans lune, votre vie dépend de votre vue. Cela a d'ailleurs motivé la très sage décision d'imposer aux automobilistes qui prennent la route du désert de devoir atteindre le poste-barrière avant deux heures de l'après-midi. On est sensé, ainsi, avoir terminé son voyage avant la tombée de la nuit. Par ailleurs, en ville, les chaouiches agitent des lampes rouges pour diriger la circulation. Des manchettes lumineuses, sans être indispensables, auraient certainement été plus utiles, étant beaucoup plus visibles. En outre, les automobilistes ne songent jamais à régler leurs phares. Demandons-leur de se mettre à cinquante mètres devant leur auto et d'apprécier eux-mêmes l'éclat et la visibilité de ceux-ci. Ils ne seront pas longs à tirer des conclusions utiles à l'intérêt public.

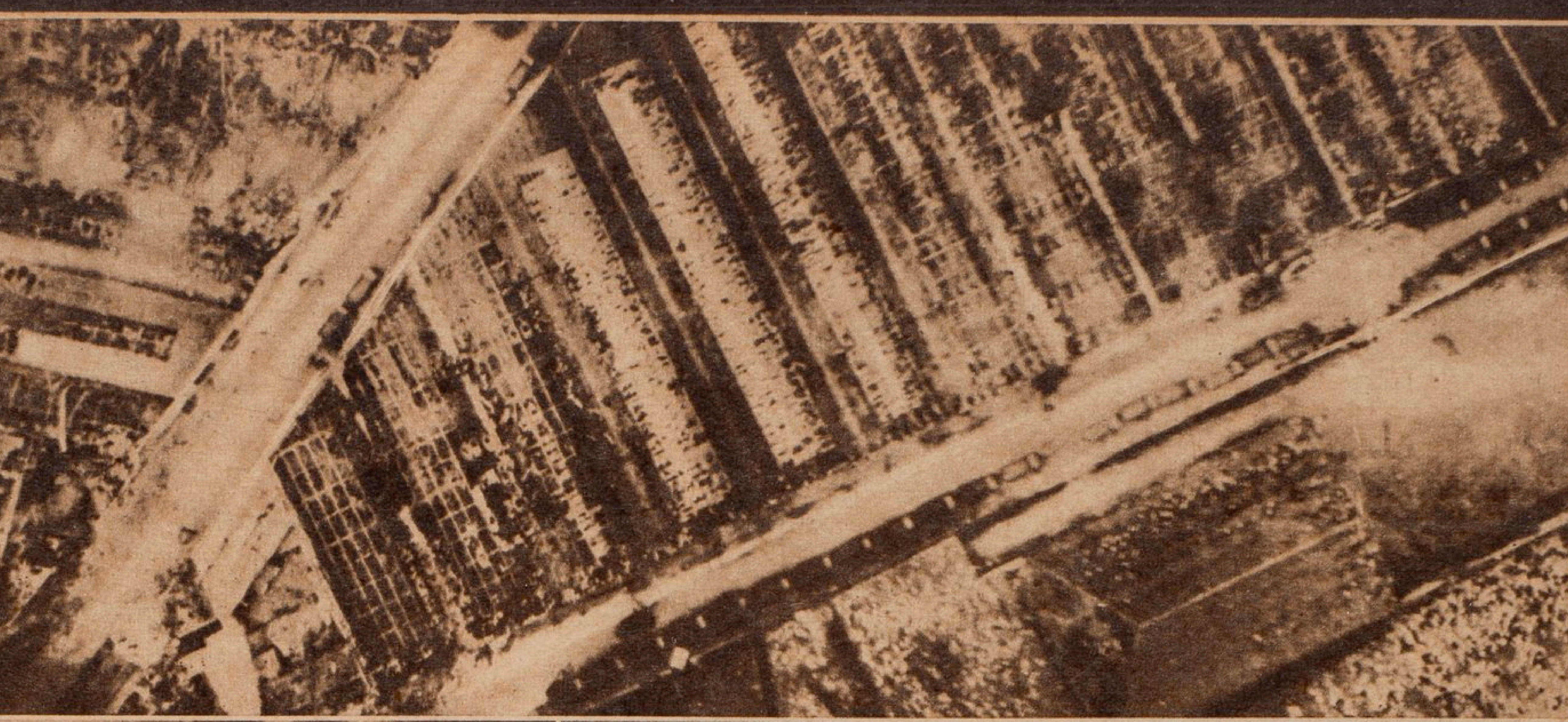
7°) Passer les premiers malgré tout

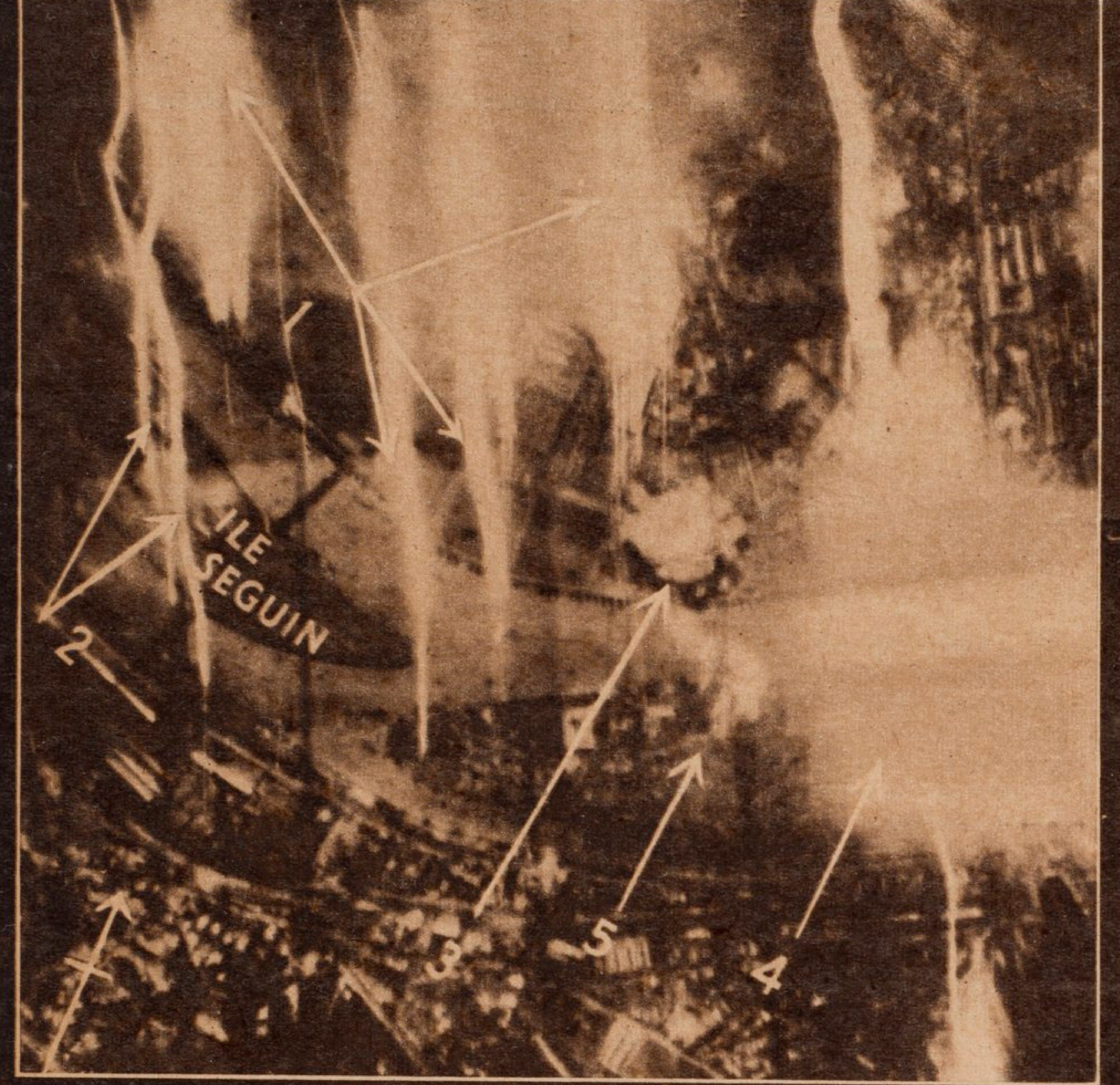
En ville, selon les lois internationales, la priorité à droite reste de rigueur. Comanos bey que nous avons interrogé à ce sujet est catégorique : « Dans un centre urbain, la priorité à droite est une règle formelle. » Pourtant, bien des automobilistes ont tendance à l'oublier. Ils débouchent d'une rue avec, pour unique souci, de passer les premiers. Il faut également insister sur le fait que le stationnement à gauche devrait être interdit dans une ville où la circulation est intense.

Discipline générale

Ainsi, l'augmentation énorme de la circulation automobile a valu au Caire une très nette amélioration de son trafic. Pourtant il reste encore du chemin à parcourir. Et pour cela le public doit y mettre du sien. C'est-à-dire qu'il doit s'imposer une discipline rigoureuse et mettre en application toutes les exigences du « code de la route ». La chose n'implique aucune difficulté, de la bonne volonté seulement.







LE BOMBARDEMENT DES USINES RENAULT

Les fameuses usines de Billancourt qui produisaient pour les Allemands des tanks, des camions et toutes sortes d'engins de guerre ont été complètement anéanties par le raid effectué par les aviateurs de la R.A.F. sur la région parisienne. A gauche : 1 et 2. Les incendies provoqués par les explosifs ; 3. L'explosion d'une bombe de gros calibre ; 4. Les flammes provoquées par l'éclat d'une bombe ; 5. Fumées épaisses à la suite d'une explosion. Au-dessus : les hangars des usines Renault ont été complètement endommagés. Cet exploit n'a pu être réalisé que grâce à l'adresse des aviateurs de la R.A.F. qui, le lendemain du raid, sont revenus sur place prendre ces surprenantes photos qui montrent quel beau coup a été porté aux usines travaillant pour l'ennemi.



AU SECOURS D'UN TRAIN PERDU DANS LES GLACES

Un train bloqué par les glaces entre Helmsdale et Wick, dans le nord-ouest de l'Ecosse, fut secouru par un avion Whitley de la R.A.F. qui jeta aux passagers du train des vivres, de la laine et divers vêtements pour se protéger contre la tempête et le froid. Ces deux photos prises de l'avion montrent la désolation de la contrée où le train a été bloqué par les glaces. Au-dessous : quelques voyageurs, munis de leurs bagages, vont trouver refuge dans une chaumière abandonnée du voisinage.



LE BAPTEME DU FILS DU DUC DE GLOUCESTER

C'est dans une chapelle privée qu'eut lieu en Angleterre le baptême du fils du duc et de la duchesse de Gloucester, au milieu des membres de la famille royale britannique. Après la cérémonie, on voit ici, de gauche à droite, derrière : la princesse Elizabeth, S.M. le Roi, le duc de Gloucester, le duc de Buccleuch. Au premier plan : la princesse Margaret, S.M. la Reine, la duchesse de Gloucester avec son jeune fils, la reine Mary et la duchesse de Buccleuch.

IMAGES DU FRONT RUSSE



Soldat de l'armée rouge, représentation magnifique du courage et de l'héroïsme dont font tous les jours preuve les troupes soviétiques.

SERGEI combattant rouge

par un correspondant américain

Sergei Sazonovitch Sviridoff campe à merveille le combattant moyen de l'armée rouge. Il naquit, il y a trente-quatre ans, dans le village de Roga, en Russie centrale. Il a un mètre soixante-dix de taille, et pesait, avant d'avoir été blessé, 70 kilos. Son enfance fut dure. Il connut la Grande Guerre, la Révolution, la guerre civile et la famine, et en garde les traces.

Son père mourut pendant les sombres jours de 1923. Sergei lui-même a fréquenté l'école pendant une année seulement, mais il sait lire et écrire. A l'âge de 19 ans, il quitta sa ferme et se rendit à Moscou, où il fit partie d'un groupe d'ouvriers affectés à la construction des bâtiments. Il épousa une jeune fille qui travaillait avec lui, dans le même atelier. Il eut deux enfants, et vécut, avec sa famille, dans une chambre d'un dortoir pour travailleurs. Il gagnait 500 roubles par mois, et sa femme, Praskovia Alekseyevna, en gagnait 300; elle était une ouvrière non spécialisée, appartenant à la classe 4.

Il suivit un entraînement militaire de trois mois. Lorsqu'il parle de la période passée sous les armes, Sergei sourit mélancoliquement: jamais plus il ne devait connaître de pareilles vacances. Pendant l'été, il revenait à la ferme et aidait sa mère à rentrer la moisson. (Ses enfants se trouvaient au village au moment de l'arrivée des Allemands, et depuis il n'eut plus d'eux aucune nouvelle.) L'horizon de ses connaissances est spécifiquement limité. Il aime fumer de longues cigarettes, à l'aide d'un fume-cigarette en bois. Il aime boire de la vodka en quelques occasions exceptionnelles.

Je me rappelle une conversation que j'eus, il y a moins d'un an, avec un officier allemand, dans l'un des cafés les plus en vogue de Bucarest. Il me déclara: «Lorsque l'heure aura sonné, nous pénétrerons en Russie comme un couteau dans du beurre. L'armée russe est pourrie, et le soldat russe a perdu depuis longtemps le ressort patriotique indispensable à la résistance. Il ne pourra pas et surtout ne voudra pas se dresser sur notre chemin. Il se révoltera une seconde fois, mais cette fois-ci, la révolution aura lieu après quelques semaines, et non pas au bout de plusieurs années.»

Mais je me souviens également d'un entretien que j'eus, il y a quelques mois, avec un colonel de l'armée rouge. C'était un soir, dans un secteur un peu tranquille du front central. Dans cette région, l'armée rouge avait avancé pendant plusieurs jours, mais ce soir-là, tout était calme: on n'entendait que le sifflement des obus allemands qui passaient au-dessus de nos têtes, et le roulement de l'artillerie russe qui donnait la réplique à l'ennemi. Je demandai au colonel quelle avait été, d'après lui, l'erreur la plus flagrante commise par Hitler au moment où il déclencha son attaque contre la Russie. L'officier réfléchit pendant quelques instants, remonta le col de sa capote et regarda vers une clairière où un groupe de ses soldats, assis en rond à côté d'un nid de mitrailleuse, chantaient avec l'accompagnement d'un accordéon.

— «Si demain la guerre venait...» Nous chantions ainsi, il y a seulement quelques semaines, dit le colonel. Mais aujourd'hui la guerre est venue et, comme un seul homme, le peuple de Russie s'est levé pour défendre le sol natal. Hitler n'a jamais compris le soldat russe. Il n'a jamais compris le tempérament russe. Il ne s'est jamais rendu compte de la valeur du soldat russe lorsqu'il combat avec cœur.

Cette guerre, malgré le terrible développement de la mécanique moderne, a démontré une fois de plus que l'épreuve suprême de toute armée réside dans l'esprit national et le moral de ses effectifs.

En Russie, une fois après l'autre, les Allemands ont annoncé l'encerclement d'une unité soviétique; par la suite, ils devaient convenir que les soldats russes étaient arrivés à se frayer un chemin à travers l'étau qui les enserrait. La résolution du soldat russe, sa détermination obstinée à continuer le combat même en face de circonstances absolument à son désavantage ne sont pas étrangères au succès de la défense de Moscou et de Léningrad, qui ont supporté victorieusement le choc de toute la machine de guerre nazie.

Dans le fond, cependant, le Russe n'est pas un guerrier, dans le sens agressif du mot, à l'instar du Prussien. Il n'a pas été bercé dans un casque, ni nourri à la pointe de la lance comme un membre de la tribu d'Igor. Depuis l'époque de Napoléon, on l'a vu combattre des guerres défensives, sur son propre territoire. Il a toujours remporté plus de succès dans la défense du sol natal que dans les guerres d'expansion. Mais le soldat russe jouit d'une réputation traditionnelle de bravoure.

Lorsqu'un Européen occidental ou un Américain essaye de prévoir une réaction russe, ou de tirer des conclusions générales au sujet de la mentalité russe, il peut rarement voir juste, s'il ne connaît pas les profondeurs de l'âme slave. L'esprit presque enfantin du soldat soviétique moyen, sa façon gaie et insouciante de chanter à tue-tête, son affection simple pour «mon petit fusil», ses fréquentes expressions toujours sincères, ses préférences et ses aversions ont souvent constitué autant d'énigmes insolubles pour un étranger.

Pendant des années, le peuple russe a sacrifié tout confort pour créer un équipement militaire complet. La plupart des Russes sont conscients de ces sacrifices, et cela probablement ajoute à leur détermination de continuer la tâche entreprise. Mais le patriotisme pur est encore plus profondément enraciné dans tous les esprits, et c'est cette sorte de patriotisme que montre naïvement Sergei Sazonovitch Sviridoff.

En 1930, Sergei, qui aidait sa mère pour la moisson des terres autour de leur ferme à Roga, reçut un avis officiel, l'invitant à se présenter dans les quinze jours aux autorités, pour effectuer une période de trois mois d'entraînement militaire. Accompagné de son ami, Igorovitch Kuznettsoff, il voyagea en troisième classe jusqu'au commissariat du district militaire de Kozelset. Là, il fut conduit à un bain public, lavé, rasé, et reçut un uniforme. Il fut envoyé dans un camp d'entraînement, dans la campagne.

Après un jour de repos, il commença son service. On lui enseigna à démonter un fusil, à le nettoyer, à s'en servir. Il apprit à marcher, et reçut quelques rudiments de tactique. Il dormait sous la tente, avec trois camarades, et absorbait trois repas abondants par jour. C'était mieux, disait-il, beaucoup mieux qu'à l'atelier.

— J'avais l'impression de vivre dans une maison de campagne, déclare Sergei. Lorsque la période tira à sa fin, j'étais déçu. Le soir, nous assistions à des représentations cinématographiques ou bien nous nous réunissions pour chanter au «Coin Rouge» (le club des soldats) au son d'une balalaïka ou d'un accordéon. Régulièrement nous suivions des leçons d'arithmétique, de littérature russe, ou de politique. Bientôt j'avais acquis une meilleure compréhension de toutes choses. Tout ce que j'apprenais m'intéressait, mais je devais lire mes cours deux fois, afin de bien me pénétrer des sujets que j'abordais. C'était une vie saine et gaie : toujours avec des chansons.

L'Allemagne envahit la Russie un dimanche matin. Ce jour-là, Sergei avait congé. Il était encore au lit, à 11 heures du matin, lorsque sa femme vint lui annoncer la nouvelle, que la radio de Moscou avait propagée aux quatre coins de la ville. Le 23 juin, il reçut un ordre écrit de se présenter le lendemain au commissariat militaire de Lublin, à treize kilomètres de Moscou.

— Nous allâmes tous avec nos vêtements civils, dit-il. Nous prîmes un bain, fîmes notre barbe. On nous donna des uniformes. Cette fois-ci, c'étaient nos uniformes. Nous ne devions pas les restituer: nous étions désormais de vrais soldats. Etant donné que je n'avais reçu qu'un entraînement limité, je fus envoyé avec un certain nombre de mes nouveaux camarades dans un camp près de Toula, pour une période d'un mois et demi. Nous avions tous le désir d'apprendre le plus vite possible. Cette fois-ci nous allions combattre et non pas jouer. Nous nous sommes familiarisés avec le fusil, la baïonnette, la grenade et la mitrailleuse.

«Mon nouvel uniforme était splendide. J'avais une paire de bottes, deux paires de chaussettes en grosse laine, des bandes molletières en flanelle, deux caleçons, deux sous-vêtements, deux serviettes; culotte, chemise, vareuse, casquette et un gros manteau flambant neuf. On me donna mon petit fusil, une baïonnette, des cartouches, un casque et deux grenades à main.

«Le 4 août, le commissaire politique de notre régiment nous annonça notre départ pour le front. Deux jours plus tard, nous partions. Nous nous rendîmes à la gare en chantant, et ensuite, dans le train, nous ne cessâmes de chanter pendant toute la nuit. Nous fûmes postés dans un petit village pour nous reposer. Quelques officiers nous donnèrent des nouvelles de la guerre.

«Le lendemain soir, nous montâmes à l'attaque. Comme c'était la première fois que nous affrontions le feu de l'ennemi, nous fûmes placés dans la seconde vague d'assaillants, mais nous avançâmes vers la ligne de feu. Nous eûmes alors notre première expérience. Nous traversâmes une petite forêt, sur laquelle les obus pleuvaient. Je me sentais très à l'aise. Je pensais: «Quand verrai-je la guerre véritable? Ceci n'est qu'un semblant de combat. » Tous les hommes poussaient des vivats en l'honneur de Staline. Mais je n'eus pas la chance d'assister à la véritable attaque. Je fus blessé. Si ma jambe me l'avait permis... »

Sergei Sazonovitch s'interrompit, et, mettant sa tête sous l'oreiller, il commença à pleurer comme un enfant. Il sanglota pendant plusieurs minutes, d'une façon simple et touchante. Puis il s'efforça de s'asseoir sur son lit, montrant un visage sur lequel les larmes coulaient. «Je regrette de n'avoir pu faire davantage, dit-il encore. Le 23 août je fus blessé. J'espère que je pourrai y retourner.»

Une telle attitude peut nous paraître étrange. Mais la douleur de Sergei était sincère. Un esprit russe aurait trouvé cette manifestation absolument normale. La nurse qui veillait au chevet du blessé, ainsi que le commissaire qui était venu lui rendre visite, le comprirent fort bien. Ils avaient les larmes aux yeux.

Et voici la fiche de Sergei: «Le pied emporté par la déflagration d'un obus tombé à proximité; opéré dans une tente, transporté par avion à Kovna, d'où, après cinq jours, il fut évacué à Kubishev. »

IMAGES DU FRONT RUSSE

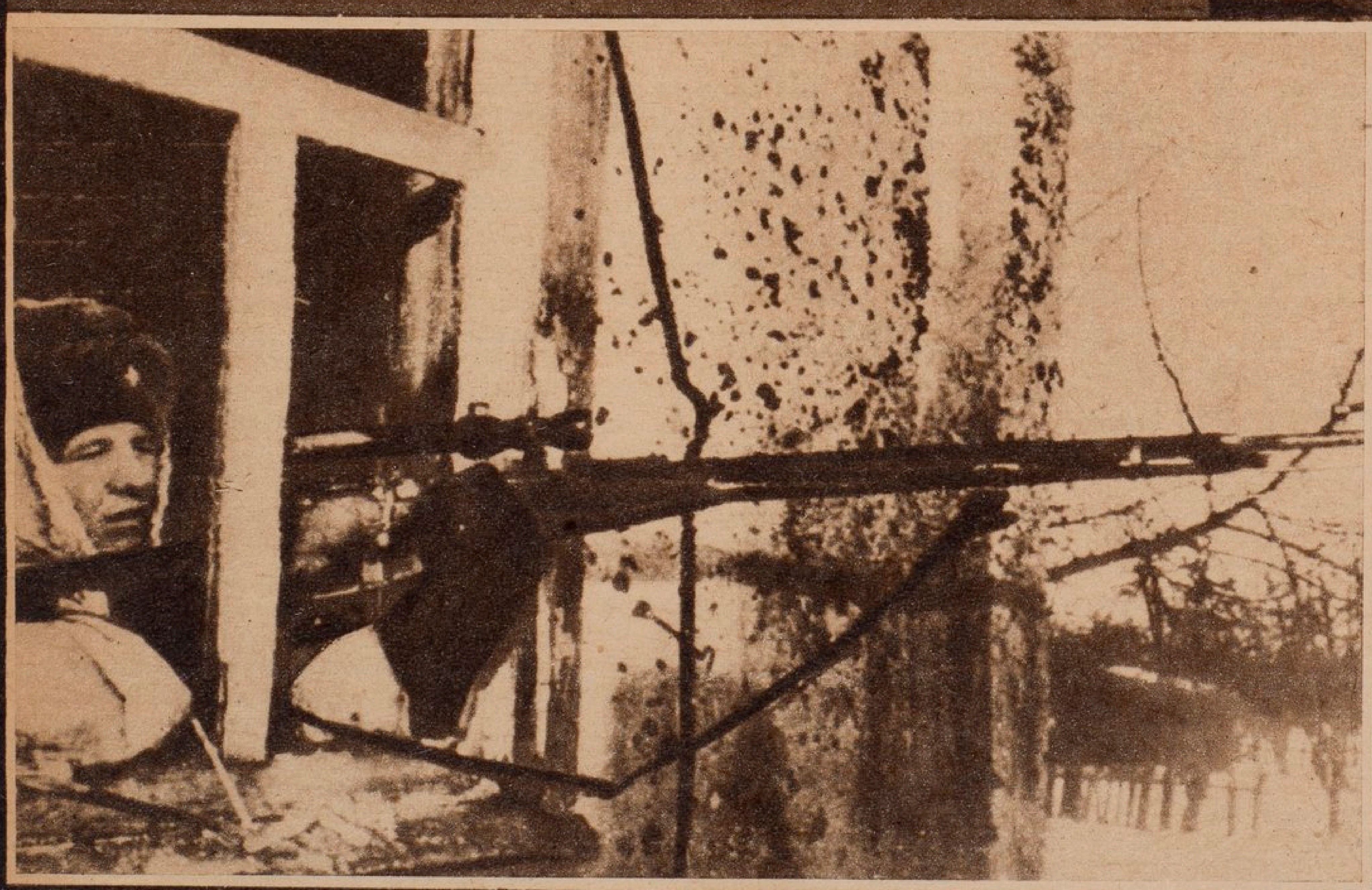
Des troupes de skieurs armés, en route pour le front à bord de traîneaux et de tanks.



Durant une bataille dans le voisinage de Novgorod, une « division bleue » espagnole, formée en Espagne pour venir au secours des armées nazies dans leur campagne de Russie, reçut une lourde charge de l'artillerie soviétique et perdit dans la bataille la moitié de ses effectifs en hommes et en matériel. Après la retraite des Espagnols, les soldats soviétiques examinent le matériel laissé par l'ennemi.



Le commandant du front nord-ouest, le lieutenant général Kurochkin qui réussit à bloquer dans la région de Staraya-Russa la seizième armée allemande qui connut là une de ses plus cuisantes défaites sur le sol russe.



Un tirailleur rouge, derrière une fenêtre, fait feu sur l'ennemi.

Printemps 1942 sur le front russe. Des rouleaux co

SUR LE FRONT O

Mikhaïl Sholokov, le célèbre écrivain soviétique, a fait une tournée dans les régions reconquises par l'armée rouge au cours des contre-attaques d'hiver. Voici l'impressionnant récit qu'il a fait à son retour.

●

Armés de crayons, de calepins et
mitrailleuses légères, nous somm
en route pour le front. Notre a
tomobile dépasse continuellement des c
mions innombrables, transportant d
troupes, des munitions, des provision
destinées aux premières lignes. Tous l
véhicules ont été adroitement camoufl
avec des branches et des couches
peinture. Nous arrivons au sommet d'
ne colline: la route qui traverse l'aut
versant est couverte par un tapis ro
lant sur lequel s'égrènent les lourds c
mions qui vont vers l'ouest. Le roul
ment de l'artillerie est devenu plus di
tinct. Nous arrivons maintenant à pe
cevoir les détonations. Le front est l
tout près, mais les soldats préposés à
circulation des colonnes motorisées co
tinuent calmement à faire des signau
de leurs drapeaux jaunes et rouges; u
procession de camions s'ébranle jus
devant nous, de puissants tracteu
mordent les bords de la route avec leu
chenilles.

Notre voiture s'engage sur un pré.
y a à peine quelques jours, les Alleman
étaient là. Ils ont été chassés à la poi
te des baïonnettes. Autour de nous,
terre montre ses blessures, traces d'u
combat à mort; d'immenses cratères
ventrent çà et là la prairie: obus, bom
bes, mines ont criblé le sol. Voici que
ques cadavres. Plus loin, des chevau
crevés. Une odeur pestilentielle nou
monte à la gorge. C'est insupportabl
Nous passons à côté d'une jument ba
qui gît ensanglantée. A côté d'elle, u
poulain, le poitrail ouvert.

Les tranchées creusées par les All
mands sont bouleversées par les obu
de notre artillerie qui ont dû s'abattr
drus pendant des heures et des heure
Tout autour, de petites casemates con
truites à la hâte, le sol est jonché d
douilles, de boîtes de conserves vides, d
casques, de paquets d'uniformes all
mands, d'armes tordues et brisées pa
les explosions et de longs morceaux d
fil téléphonique qui se contorsionnen
comme des serpents. Un coup direct
pulvérisé la mitrailleuse et ses se
vants. Derrière une barrière, nous ape
cevons un canon anti-tank complète
ment mutilé. Nous passons à travers c
tableau poignant, témoin muet de l'effi
cacité de l'ouragan de feu déchaîné pa
notre artillerie.

Au delà de la colline s'étend un vil
lage qui a été pris et repris plusieur
fois par les forces combattantes, aprè
des batailles sanglantes qui ont duré de
jours entiers. Avant de se retirer, le
nazis ont rasé toutes les maisons au so
Plus en avant, des sapeurs de l'armé
rouge achèvent de construire un pon
lancé à travers un petit cours d'eau...

Nous traversons au ralenti le pon
inachevé. La boue qui couvre la rout
est festonnée de traces laissées par le
chenilles des tanks et des tracteurs
Nous pénétrons dans ce qui était enco
re il y a quelques semaines un paisibl

NT ORIENTAL

village. De chaque côté de la route s'élèvent des masses de pierres, de briques, disposées en tas. C'est tout ce qui reste des maisons. Quelques tuyaux de poêle noircis dressent vers le ciel leurs formes noires. Voici des matériaux de construction qui étaient autrefois des murs, des ustensiles ménagers qu'on reconnaît avec peine, des fragments d'assiettes, un lit d'enfant dont les ressorts sont noircis par les flammes: une véritable vision d'enfer que les mots n'arrivent pas à décrire...

Un petit chien vient à notre rencontre, remuant la queue. Il a eu le courage de revenir tout seul chez lui, après avoir traversé la forêt: de son ancienne maison, il ne trouve plus qu'un tas de ruines. A la sortie du village, un envol de moineaux s'élève d'un champ, avec un doux bruissement d'ailes. Le bruit de notre moteur les a sans doute effrayés. Ils se posent sur quelques troncs d'arbres dont la nudité ajoute à la tristesse du paysage.

Dans un autre village, également détruit, j'aperçois quelques membres d'une ferme collective, des femmes et des enfants, qui cherchent à retrouver, sous les amas de décombres, quelques objets personnels. Je demande à une vieille femme où elle a l'intention d'aller vivre maintenant.

— Chassez ces Allemands maudits loin d'ici, répond-elle, et ne vous faites pas de souci à notre sujet. Nous nous arrangerons. Le Soviet du village nous viendra en aide. Nous nous arrangerons très bien.

Longtemps, j'ai conservé le souvenir de ces visages hagards, noircis de suie et de cendre. Longtemps, les yeux brillants de ces enfants et de ces femmes qui avaient regardé l'horreur en face demeurèrent présents à mon esprit.

Nous traversons un troisième village détruit. C'est ensuite la forêt.

Nos sapeurs s'affairent à déceler et à enlever les mines placées par l'ennemi. Nous voyons partout leurs visages tendus, qui cherchent, cherchent. Des camions et des autos s'engagent avec précaution sur des sections minées, et des sentinelles veillent à côté des zones dangereuses. Le roulement de l'artillerie s'accentue: nous entendons maintenant les canonnades des batteries lourdes soviétiques.

Peu après, nous arrivons près des positions d'une de nos unités de réserve. Ces hommes, arrivés il y a quelques heures des premières lignes, écoutent avec plaisir un concert d'accordéon, qu'un petit orchestre joue à côté d'une tranchée. Une vingtaine de soldats de l'armée rouge, alignés en cercle, rient au spectacle donné par un jeune soldat placé au centre. Il danse paresseusement, secouant ses épaules massives, pendant que la sueur dégouline sur son cou de taureau. Sa chemise verte est trempée. Se donnant de grandes claques sur les cuisses avec ses mains énormes, il interpelle un camarade: «Allons, viens te remuer, ne sois pas tellement indolent. Tu es de Ryazan, je suis d'Orlov. Allons, nous verrons quel est celui de nous deux qui danse le mieux!»

Bientôt la nuit tombe sur la forêt, et le silence se pose comme une nappe sur le camp; les hommes se couchent. A l'aube, l'unité du commandant Kozlov montera à l'attaque...



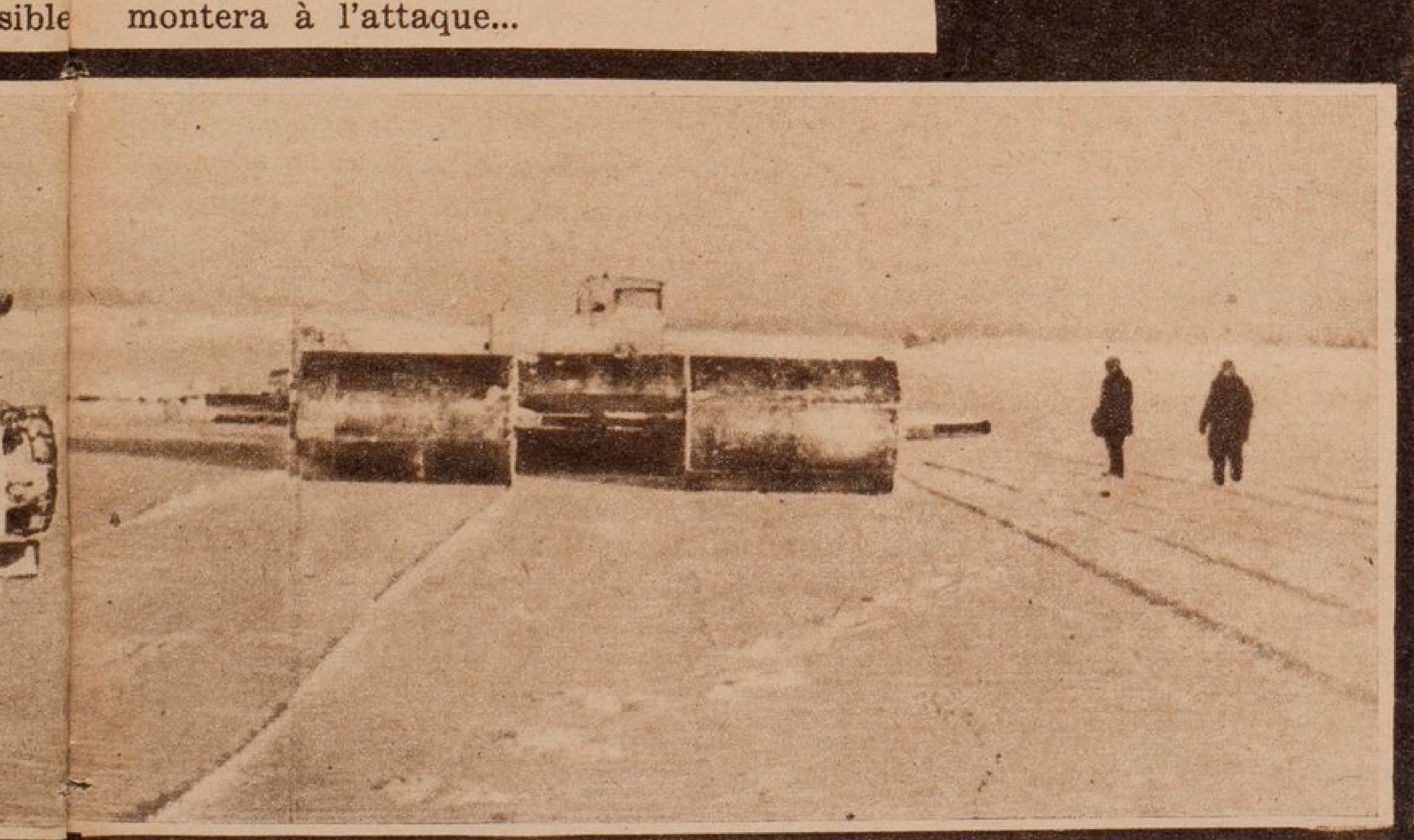
Par une attaque-surprise, les troupes russes ont délogé les Allemands d'une voie de chemin de fer. Les Allemands ont laissé derrière eux des morts et des blessés ainsi qu'une grande quantité de provisions qu'ils comptaient emporter avec eux.



Une héroïne de l'armée rouge, Maria Shuvalkina, qui réussit à transporter du champ de bataille, malgré le feu de l'artillerie ennemie, 49 soldats russes blessés. Les femmes russes ne le cèdent en rien à la vaillance des soldats.



Un tank de l'armée rouge, en tournée d'inspection à travers la neige sur le front soviétique.



...x co...sseurs déblaient la neige sur une partie du front.



Précédant les tanks, des soldats russes courent à l'attaque.



Sébastopol résiste à tous les assauts et les troupes soviétiques infligent à l'ennemi de lourdes pertes. Un marin rouge, de garde, surveille l'horizon.



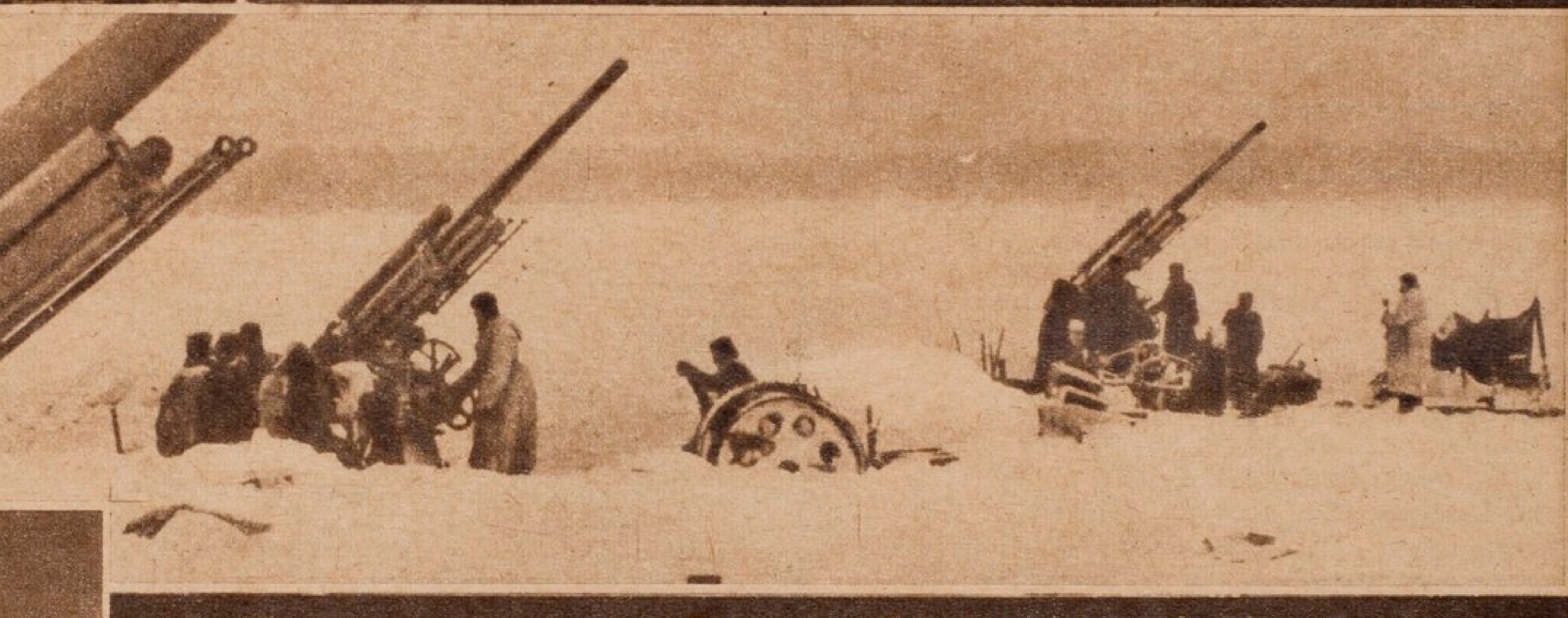
La cavalerie joue, dans l'armée soviétique, un rôle prépondérant et les assauts des Cosaques dans les régio du Don, de Kuban et de Terk sont autant de faits d'armes tout à la gloire des Rouges. Voici une troupe de c valerie s'élançant à l'assaut de l'ennemi, à travers le sol neigeux du territoire russe.



Dans leur manie morbide de détruire tout vestige d'art ou de culture soviétique, les agresseurs nazis ont profané et détruit les musées russes et tous les foyers de culture musicale et intellectuelle soviétique. Dans un garage, des partitions manuscrites de Tchaïkovsky éparpillées sur le sol et qui servaient au chauffage du lieu avant la reprise du village par l'armée soviétique.



A travers la Russie, des villages entiers, tel que celui-ci,



Une batterie antiaérienne en pleine action. Malgré le printemps, le sol russe est encore recouvert d'une épaisse couche de neige.



STALINE

en pleine lumière

Erskine Caldwell, le grand écrivain socialiste américain, retour de l'U.R.S.S., a fait, dans un article publié par le « Daily Mail » de Londres, de nouvelles et intéressantes révélations sur la personnalité de Staline. Ces révélations éclairent d'un jour nouveau la figure longtemps mystérieuse du dictateur du Kremlin.

●

Quand j'étais en Russie j'entendis raconter à plusieurs reprises que Staline avait la fréquente habitude de mettre de vieux vêtements et de se promener à travers des rues grouillantes de monde afin d'entendre les propos tenus par les gens du peuple.

Cependant, c'était toujours un étranger qui me racontait cette histoire très douteuse. Pourtant Staline n'est pas le type d'homme qui trace les lignes de sa politique d'après l'opinion populaire. Aussi curieux que cela puisse paraître, il est lui-même l'opinion populaire, et c'est le peuple qui le suit.

Tous ceux qui ont parlé avec Staline ont pu vérifier l'immense ascendant dont il jouit auprès des Russes. Le maître de la Russie, en effet, base ses jugements sur les renseignements qui lui sont donnés par une poignée de conseillers dans lesquels il a mis sa confiance, et non pas sur l'approbation préalable de ses 180.000.000 de compatriotes. En tout, d'ailleurs, il est le digne disciple de Lénine.

Quand Staline agit, les Russes disent que c'est exactement ce que Lénine aurait fait en pareilles circonstances. C'est ce qui explique la confiance du peuple et sa foi aveugle en son chef. Aux yeux des Russes, Lénine était infaillible. Staline non plus ne peut se tromper puisqu'il suit la même ligne de conduite que son prédécesseur.

Cette acceptation de la politique stalinienne est à l'origine de l'unité complète qui règne au sein de la nation soviétique, unité si forte qu'elle a pu résister aux pires épreuves de la guerre.



La ville de Yukhnov a été reprise par les Rouges après des combats acharnés. Des batailles de rue, dont on voit ici une phase, a précédé la retraite des nazis.



Des femmes russes récemment libérées des mains fascistes s'entretiennent amicalement avec des soldats de l'armée rouge.



ont été détruits par les troupes allemandes en retraite.



Un groupe de prisonniers allemands, capturés par les Soviets sur le front du sud-ouest. Ne donnent-ils pas des signes évidents d'une protection insuffisante contre le froid russe ?



Tragédie soviétique. Les Russes approchent de Kalinine. Les troupes allemandes fuient la ville en désordre. Mais avant de partir, ils ne peuvent s'empêcher de commettre des atrocités. Voici le cadavre d'une femme russe, égorgée par les nazis, gisant dans la cour de sa maison et tenant son enfant entre ses bras.

LE PACTE AVEC L'ALLEMAGNE

En d'autres circonstances, le peuple russe se serait certainement divisé quand le pacte russo-allemand fut signé il y a près de trois ans. Rien de la sorte n'arriva, en dépit du fait que les Allemands inspirent à tous les Russes la plus grande méfiance. Mais ce fut Staline qui déclara que ce pacte était à la fois désirable et nécessaire, et le peuple accepta sa décision.

Cette politique fut suivie jusqu'au mois de mai 1941, un mois avant la guerre avec l'Allemagne nazie. Vers le milieu de mai, la position de la Russie en regard du Reich était devenue intolérable, et le Kremlin s'en rendait parfaitement compte.

Staline comprit alors la nécessité de prendre des mesures immédiates pour renforcer la sécurité de l'Union Soviétique et déjouer les plans d'agression nazis, malgré le pacte avec l'Allemagne. Il promulgua immédiatement un décret interdisant aux étrangers de voyager à travers les régions s'étendant d'Archangel à la mer Noire. Les Allemands s'étaient infiltrés dans la Russie blanche et les Etats baltes par centaines. S'ils continuaient sur ce rythme, ils auraient constitué avant longtemps une menace directe pour les Soviets. Le 22 juin, Berlin jeta le masque. Le bombardement des villes soviétiques avait commencé.

En quelques heures, les journaux informaient officiellement le peuple russe que le voisin amical de la veille était maintenant l'ennemi mortel. Molotov le fit savoir en termes vigoureux, dans un discours radiodiffusé le matin même. Mais son discours n'était pas nécessaire. Staline avait parlé et le peuple lui avait déjà obéi.

Staline connaît son peuple et ses réactions mieux qu'aucun autre homme d'Etat. C'est pourquoi, à la différence des autres dictateurs, tout le peuple est derrière lui comme un seul homme. Il est calme, pondéré, et rien ne saurait le démonter. Sa connaissance des conditions militaires, politiques et économiques en Russie même, comme dans les pays qui l'entourent, est parfaite. Aussi n'a-t-il pas été pris au dépourvu comme tant d'autres hommes d'Etat.

UN RÉALISTE

Staline sait que l'Allemagne ne peut pas être vaincue par la seule vertu de sa faiblesse interne. Il sait aussi que l'Allemagne est, pour le moment, plus forte que la Russie en avions et en tanks. Il savait, au début des hostilités, que la Russie devait perdre encore beaucoup de terrain, mais il n'ignorait pas que plus l'armée allemande s'enfoncerait profondément en territoire soviétique, plus elle serait mise à mal par l'armée rouge.

A TOUTE VITESSE

L'homme, comme l'Union Soviétique elle-même, fut longtemps un mystère pour le monde extérieur. Les Russes le considèrent surtout comme un symbole. Comment en serait-il autrement? Staline, en effet, ne fait qu'une ou deux apparitions publiques par année. Parfois, il passe à toute allure à travers Moscou dans sa Packard noire, tous rideaux baissés.

Le trafic est interrompu le long des rues que traverse le chef, mais cela se fait habituellement à l'improviste. Les officiers du trafic reconnaissent tout de suite l'auto de Staline, car c'est la seule qui file à 90 kilomètres à l'heure en enfreignant le règlement du sens unique.

Staline fume cigarette sur cigarette, quand il ne tire pas de longues bouffées de sa pipe familière. On le voit rarement sans sa cigarette qui est appelée «papirosi». Un **papirosi** est une cigarette constituée d'un tiers de tabac et de deux tiers de carton faisant office de fume-cigarette.

Quand Staline reçoit la visite de diplomates étrangers, il y a toujours un échange de cigarettes et de **papirosi**, et l'on raconte que Staline aurait dit un jour à ce propos: «Les étrangers pensent toujours avoir été mis dedans.»

Un jour, sa mère lui rendit visite au Kremlin. Staline n'avait alors aucune position officielle dans le gouvernement. On rapporte que sa mère l'aurait exhorté à retourner immédiatement à la maison, parce qu'il n'avait pas de travail, et elle lui aurait fait part de sa crainte qu'il n'ait des ennuis à Moscou.

Staline ne réussit jamais à la convaincre qu'il était le dictateur d'un pays couvrant un sixième de la surface du globe.

Staline est plutôt petit de taille, et un peu moins robuste que les affiches ne l'indiquent. Il s'habille toujours de la même manière: une simple tunique et des pantalons de paysan. Ses pantalons sont toujours serrés dans ses bottes.

Il ne porte aucune décoration, quoique chaque personne de son entourage en arbore au moins une.

Les ambassadeurs à Moscou ne se sont jamais habitués aux horaires de Staline. Il travaille de midi à cinq heures ou six heures du matin, et depuis le début de la guerre, il s'accorde rarement plus de cinq heures ou six heures de sommeil.

De nombreux diplomates reçoivent souvent une convocation au Kremlin à deux ou trois heures du matin.

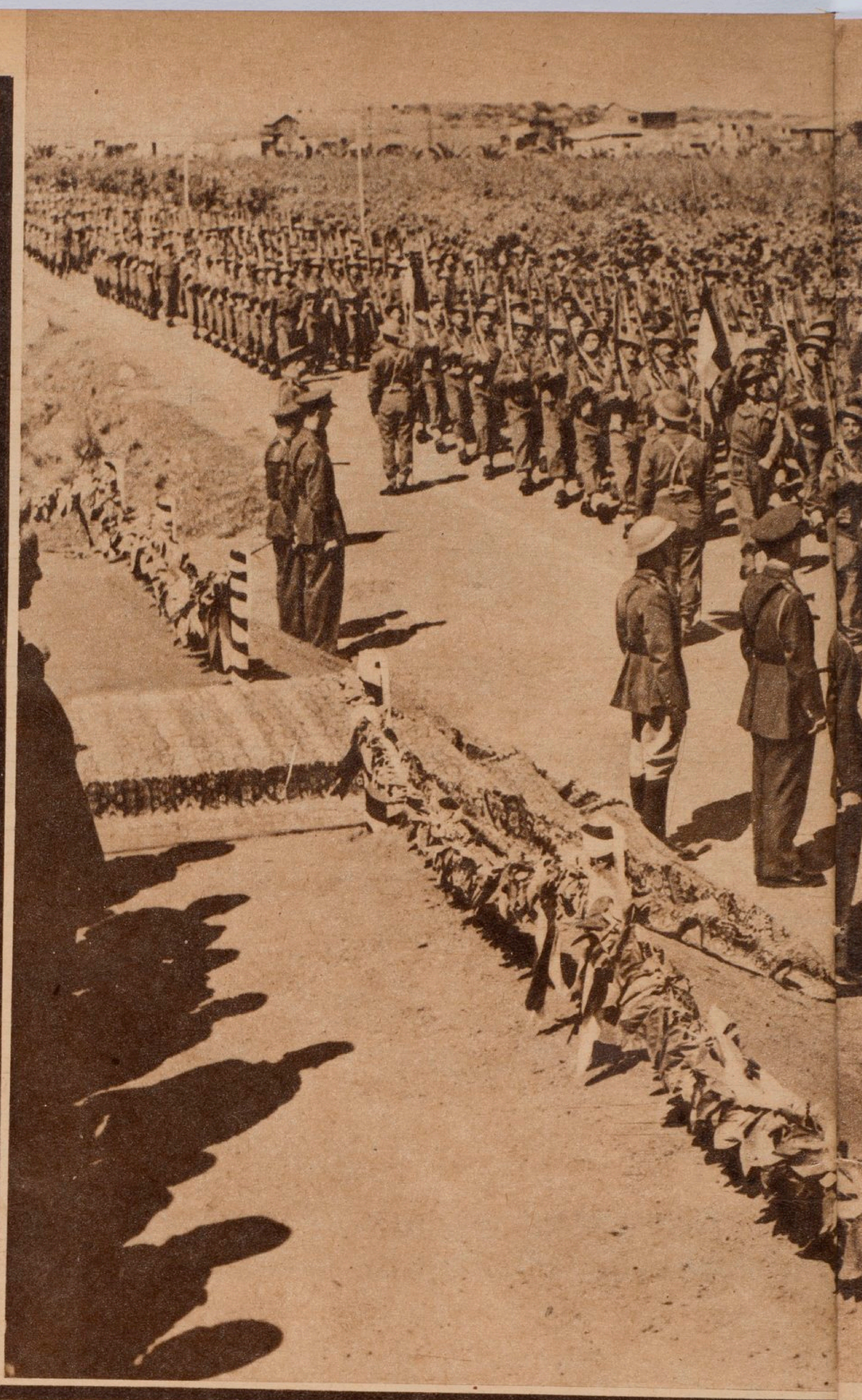
Staline consacre la plus grande partie de son après-midi à écouter les rapports et à étudier les cartes. Vers minuit, il est prêt à donner ses ordres.

Le bureau de Molotov, commissaire aux Affaires Etrangères, est attenant à celui de Staline. La porte qui les sépare est toujours ouverte. Quand Molotov reçoit les diplomates étrangers, Staline reste habituellement dans son bureau. Ainsi il peut écouter tout ce qui se dit sans avoir à intervenir ou à être présent.

Tel est l'homme de qui dépendent les destins de l'Europe. On peut affirmer qu'il est à la hauteur de son immense tâche.



Les Grecs sont férus de sport et un de leurs jeux favoris est le volley-ball qu'ils pratiquent avec infiniment d'habileté.



Vaincre a

Les mobilisés grecs d'



Avant les manœuvres, des soldats de l'armée hellénique se livrent à des danses nationales avec accompagnement d'orchestre.



L'archimandrite Theoclitus Tsanosides donne la bénédiction en plein camp aux soldats de l'armée.

A

Les soldats grecs sont dignes de leurs ancêtres et les 7 millions d'habitants qui composent la Grèce d'aujourd'hui ont fait l'admiration du monde entier par leur courage et l'héroïsme dont ils ont fait preuve lors de leur lutte mémorable contre l'offensive italienne. Il n'est pas jusqu'à leurs ennemis qui n'ont rendu hommage à leur vaillance et à leur témérité.

Il y a quelque temps, une mobilisation de nouvelles classes eut lieu dans les pays du Moyen-Orient, et les jeunes recrues hellènes y ont répondu avec enthousiasme. Loin de leur patrie envahie, ils ont juré de faire flotter à nouveau le drapeau national sur l'Acropole, et c'est avec un cœur vaillant et une confiance inébranlable qu'ils se sont engagés dans les corps de l'armée.

Depuis, ils ont subi un entraînement intensif, sous la direction des troupes britanniques, et, récemment, S.M. le Roi Georges II a fait le déplacement de Londres pour assister à leurs manœuvres en Palestine. Cela fut l'occasion d'une réception chaleureuse au cours de laquelle Sa Majesté prononça un vibrant discours à l'adresse de ses troupes. Des applaudissements frénétiques couvrirent les dernières paroles du souverain et un mot partit de tous les cœurs : « vaincre ou mourir ».

Des troupes de l'armée grecque sont passées en revue par le roi Georges II.

Un enfant grec, en uniforme national, en compagnie d'un soldat britannique, assiste à une parade militaire.

ou Mourir

d'entraînement



Au cours de manœuvres effectuées par l'armée hellénique, des soldats transportent un appareil radiophonique.



Soldats grecs à l'entraînement, quelque part dans le Moyen-Orient.

LE "VILLAGE DES CRIMINELS" à Moscou

14 avril, quelle journée ! Petit déjeuner à 9 heures du matin et déjeuner à 5 heures de l'après-midi. Mais cela en valait la peine. Mon interprète et moi avons fait une excursion à Bolchevo, colonie de criminels se trouvant à quelque vingt kilomètres de Moscou. Mon interprète m'explique l'histoire de la colonie.

Le gouvernement n'arrivait pas à maîtriser la situation créée par les hors-la-loi, dont la proportion avait atteint une extension fantastique à la suite de la révolution, de la guerre civile, de l'immixtion étrangère, de la famine, du blocus et du chaos qui régnaient alors en Russie. Dzerjinski, chef de la Tchéka — la Guépéou d'alors — ami de Lénine, résolut d'apporter un remède définitif à cet état de choses. Il nomma un homme à la tête du plan qu'il comptait appliquer et tenta l'expérience d'extraire treize condamnés de leurs prisons et de leur permettre de fonder une colonie qu'ils administreraient eux-mêmes. L'homme désigné par le gouvernement devait se cantonner dans l'office de conseiller sans avoir le droit de donner des ordres quels qu'ils fussent. Ceci se passait en 1924.

L'emplacement choisi fut Bolchevo, un village assez éloigné de Moscou pour que ses nouveaux habitants ne fussent pas tentés de faire de fréquentes incursions dans la capitale, et en même temps suffisamment proche pour ne pas leur donner l'impression de se trouver en exil.

Lorsque le chef se rendit dans les prisons pour choisir ses treize criminels, et lorsqu'il leur eût exposé les principales lignes du plan et leur eût promis qu'ils seraient libres de se gouverner comme bon leur semblait, les détenus sollicités refusèrent de le croire. Aucun d'eux n'accepta les propositions que l'homme de la sûreté lui faisait. On leur expliqua que leur vie passée était oubliée et que le gouvernement était disposé à leur venir en aide et à leur permettre de monter un commerce ou une industrie amplement suffisants à leur entretien. Finalement, les treize hommes furent recrutés.

Ils formèrent trois comités : l'un se chargea du recrutement de nouveaux « colons » ; le second fut désigné pour organiser le travail. Quant au troisième, il devait s'occuper de régler les « différends internes » qui pourraient surgir dans la nouvelle colonie. Le conseiller du gouvernement n'avait pas le droit de veto, mais pouvait aider les dirigeants par ses conseils. Les criminels étaient libres de rejeter ou d'accueillir ses suggestions. Le gouvernement prêta à la colonie naissante des outils, un cheval et une charrette, une forge et un outillage de forgeron ; du bois pour mobilier et des outils pour la réparation des chaussures.

Les habitants du village protestèrent contre ce voisinage. Mais le gouvernement ne voulut rien entendre, et la colonie s'installa. De nombreux membres furent recrutés. Leur travail, dont résulta une production augmentée, leur fournit les moyens de bâtir des maisonnettes. Mais, soudain, un nouveau problème se présenta. Un jeune criminel s'éprit d'une jeune fille du village et demanda de l'épouser. Ce fut un scandale non seulement auprès des parents de la jeune fille, mais dans tout le village. De plus, les habitants de la colonie refusèrent d'accueillir une femme parmi eux. Le conseiller leur suggéra d'accepter les femmes criminelles au même titre que les hommes. Deux clans se formèrent aussitôt, et la discussion ne manqua pas de chaleur. Finalement, on décida de passer au vote. Les partisans de l'entrée des femmes dans la colonie l'emportèrent par une petite majorité. Ces incidents se passèrent en 1926, alors que le village des criminels comportait un peu plus de cent membres. Cette controverse faillit pourtant faire avorter tout le projet.

La colonie se développa et prospéra pendant l'année 1927, et fut à même de rembourser au gouvernement la contre-valeur des outils qu'elle avait empruntés. Les dirigeants décidèrent alors de négocier auprès des autorités un emprunt en vue de monter une usine. Afin de détourner tous les esprits du passé, il fut décidé que cette usine se serait spécialisée dans la fabrication des articles de sport. C'est ainsi qu'une petite usine fut montée : elle grandit, grandit, et me voici devant l'immense établissement d'où sort la production actuelle de la colonie.

LES CRIMINELS AU TRAVAIL

L'usine est divisée en quatre départements : la section de la confection de vêtements sportifs, celle des skis, celle des patins et celle des raquettes de tennis. Cinquante pour cent de l'outillage sportif fabriqué en U.R.S.S. proviennent de cette usine créée par des criminels.

Un grand nombre de métiers, de machines à coudre, fabriquent des costumes de bain, des maillots de gymnastique, de football et des shorts. La main-d'œuvre est en grande partie féminine. Les ouvriers sont précis, rapides et attentifs, car ils sont payés à la pièce. Les hommes travaillent au département des skis, et je n'ai jamais vu une telle adresse. Ils scient, rabotent, entaillent et polissent en un minimum de temps. Le département des patins débite ces accessoires par tonnes. Toutes les sortes de patins sont fabriquées : patins pour la course, pour la danse ou bien patins ordinaires.

Dans cette dernière section j'ai vu travailler des enfants. C'est le seul endroit, dans toute la Russie soviétique, où les adolescents sont autorisés à travailler. Leur journée à l'usine dure quatre heures. On les occupe dans le but de leur faire oublier les mauvais jours du passé. Ils sont payés à la tâche, comme c'est l'usage en U.R.S.S. Ils suivent aussi des cours d'instruction, quatre heures par jour. La vitesse avec laquelle ces enfants montent les cordes des raquettes est fantastique.

> Le livre publié sur l'U.R.S.S. par le major Hooper est demeuré le documentaire classique, relatant des vérités sur ce pays qui a fait couler tant d'encre avant la guerre.
>
> Parmi les passages les plus intéressants de cet ouvrage, le récit de la visite de l'auteur au village de Bolchevo, près de Moscou, retient particulièrement l'attention du lecteur.

Nous passons ensuite dans un autre département, où des enfants exécutent des travaux de sculpture sur bois. Un garçon de quinze ans met la dernière main à une tête de Lénine. C'est un véritable chef-d'œuvre. Il est très intéressant de voir ces enfants graver le bois sans crayon et sans règle. Tous sont très absorbés par leur travail et s'intéressent très peu à un visiteur étranger de mon espèce.

LES CRIMINELS « AT HOME »

Nous arrivons devant les dortoirs de l'usine et frappons à la première porte. Nous pénétrons dans une grande pièce avec des lits en fer alignés contre les murs. Des couvertures en linon et des draps propres. Des armoires. Les parois sont ornées de photos de Lénine et de Staline. Quelques portraits personnels sont accrochés au mur. Une jeune fille, pâle mais jolie, coud assise sur son lit. Nous posons quelques questions, et aussitôt un groupe se forme autour de nous. Nous demandons à l'une d'elles de nous raconter son histoire. Elle nous dit qu'après la mort de son mari, se trouvant avec deux enfants en bas âge, elle fut poussée au vol par la misère. Mais elle est interrompue par l'une de ses camarades qui nous dit ne rien croire à l'histoire : elle volait parce qu'elle ne voulait pas travailler. Sans se fâcher, la femme poursuit son récit. Un de ses enfants est mort ; le second a été pris en charge par le gouvernement, soucieux de le soustraire au triste exemple de la mère. Elle se trouvait en prison lorsqu'elle décida de venir se joindre à la colonie. Elle est heureuse, et lorsqu'elle est triste, ses camarades la consolent : « Ne pense plus au passé, tu as encore l'avenir devant toi. »

Continuant notre tournée, nous frappons à une autre porte, qui s'ouvre sur une pièce réservée aux hommes. Quatorze lits sont alignés. Le mobilier est plus abondant que dans le dortoir des femmes. Quatre hommes jouent aux dominos, mais ils s'interrompent pour répondre à mes questions. Avec leurs premiers gains ils se sont habillés. Ensuite, ils se sont occupés d'augmenter leurs meubles et d'agrémenter leur habitation. Ils ont décidé de se grouper conformément à leurs qualités spéciales. Par exemple, les occupants de ce dortoir sont tous des chanteurs. Dans la pièce à côté habitent les acrobates : les murs de cette salle sont tous ornés de figurines représentant des artistes du trapèze en train d'exécuter des numéros sensationnels.

Je m'approche d'un journal affiché, qui existe dans toute organisation soviétique qui se respecte, et je demande qu'on me traduise un court paragraphe :

— Alexei et moi sommes voisins et nous sommes les meilleurs amis du monde, car Alexei est un brave type. Mais en qualité de membre du comité sanitaire, il ne devrait pas remplir son casier de quignons de pain rassis et de nourriture, et empiler ses vêtements dans mon tiroir. Non, Alexei. Un vieux camarade comme toi devrait être un exemple d'ordre et de propreté...

Je demande à visiter les habitations des gens mariés. Les couples et les familles habitent de petites maisonnettes. La première que je visite comporte une seule pièce, assez spacieuse : le ménage n'a pas d'enfants. Un grand sopha sert également de lit. La chambre est décorée avec des plantes et des fleurs. En fait, dans chaque habitation j'ai trouvé des plantes très soignées.

LES CRIMINELS SONT D'EXCELLENTS SPORTIFS

Nous procédons maintenant à la visite des terrains de sports. D'abord, nous visitons un excellent terrain de football avec une grande tribune qui longe tout un côté. L'emplacement comporte également une piste pour la course à pied, un sautoir, etc. Une autre tribune est en construction. Plus loin, un terrain plat a été aménagé pour le patinage sur glace en hiver et le tennis en été. Un merveilleux pavillon comporte des vestiaires et des douches pour hommes et pour femmes. Après cela, je ne suis plus étonné lorsqu'on m'apprend que la colonie de Bolchevo possède la meilleure équipe de football de toute la province de Moscou, et la seconde équipe de toute l'U.R.S.S. en hockey sur glace.

La colonie s'est tellement développée, qu'elle a fini par absorber le village. Les anciens habitants de la localité sont fiers aujourd'hui d'appartenir à Bolchevo qui est devenu célèbre dans toute l'Union Soviétique. La colonie a autorisé les non-criminels à venir s'installer là-bas. Le recrutement de nouveaux criminels est devenu difficile depuis que leur nombre a diminué dans le pays. Actuellement, la colonie compte 4.500 repris de justice dont 600 femmes. Mais chaque individu a fait venir sa famille auprès de lui, de sorte que la population totale du village dépasse 12.000 âmes. Les marchandises produites ont atteint la somme de cinquante millions de roubles à ce jour.

LES ENFANTS DES CRIMINELS

Nous passons à la visite de l'école. Une très belle institution, fréquentée non seulement par les enfants, mais aussi par les adultes. Je remarque plusieurs installations pour la culture physique. L'école est entièrement décorée de tableaux exécutés par les membres de la colonie.

Voici la crèche pour les bébés : c'est un modèle parfait de propreté, de netteté et d'ordre. Elle est peuplée par une foule bigarrée et joyeuse d'enfants groupés par âges. Ils ont une infinité de jouets à leur disposition. Une jeune fille d'environ vingt et un ans leur enseigne des jeux et les amuse. Pour un célibataire endurci comme moi, cette réunion de plus de cent enfants au-dessous de quatre ans est un spectacle déconcertant. Pendant toute ma visite à la crèche, j'entends un seul bébé qui pleure.

Après leur journée de sept heures de travail, les mamans viennent prendre leurs enfants.

Le directeur de la crèche est un homme vif et intelligent ; il occupe ce poste depuis plus d'une année. Il a été voleur pendant seize ans, passant la moitié de cette période en prison. Sa femme était très malheureuse, mais maintenant elle connaît le bonheur. Ils ont deux enfants, l'un qui naquit du temps où le père était malfaiteur et l'autre venu au monde à Bolchevo.



JEUX DE SOCIÉTÉ

LA TÊTE ET LES PIEDS CONTRE UN MUR

Demandez à l'un de vos amis s'il serait capable de faire la chose suivante : se placer de côté contre un mur, les bras le long du corps, les pieds joints et l'un d'eux touchant le mur, à ce moment-là il devra essayer de toucher le mur avec le côté de sa tête. Sans doute vous répondra-t-il que ce n'est pas difficile. Mais lorsqu'il essayera il s'apercevra du contraire.

En fait, il est absolument impossible de faire ce petit exercice, vous constaterez que l'on a toujours tendance à tomber du côté opposé au mur.

Le seul moyen d'arriver à toucher un mur à la fois avec le côté d'un pied, l'autre touchant toujours celui-ci et le côté de la tête, c'est de ne pas mettre vos deux bras le long du corps, mais de ramener en avant celui qui est contre le mur. D'ailleurs, même de cette manière, ce petit exercice demeure très délicat. Il est bien entendu que le mur doit être absolument plat.

DE QUI SONT CES PHRASES ?

1. Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.
2. Sans un peu de travail, on n'a point de plaisir.
3. La parfaite valeur est de faire sans témoins ce que l'on serait capable de faire devant tout le monde.
4. Les plus beaux vers sont ceux qu'on n'écrira jamais.
5. Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.
6. On n'apprend qu'en s'amusant.

CITEZ-EN CINQ ?

1. *Citez cinq villes de Grèce ?*
2. *Citez cinq espèces de cétacés ?*
3. *Citez cinq sortes de « lunettes » ?*
4. *Citez cinq tribus nègres indigènes de Madagascar ?* -

UNE POÉSIE-PROBLÈME

Devant un pigeonnier passant
Quoi ! dit un voyageur, pas un pigeon restant.
Erreur ! dit un pigeon sortant,
Si nous étions encore autant
Que nous sommes à cet instant
Plus la moitié et le quart d'autant,
Apprends que toi, rentrant,
Compléterais le cent.

Combien y a-t-il de pigeons dans le pigeonnier ?

MÉTAGRAMME ANAGRAMMIQUE

Chercher des mots signifiant :

Femme biblique, petite couchette, siège de l'intelligence, demeure souterraine, empêchement, changent, glace derrière laquelle on fait un étalage.

Ces mots sont tels que chacun d'eux est obtenu en changeant une seule lettre au précédent et en brouillant l'ordre des lettres.

PETITES MANIES DE GRANDS HOMMES

Georges Clemenceau *avait pris l'habitude de se relever au milieu de la nuit, après un premier sommeil, et, vers les trois heures, il ajustait son bonnet de police, passait une robe de chambre... et, naturellement, enfilait ses éternels gants de fil gris. Il écrivait ainsi pendant plusieurs heures, après quoi il se recouchait pour se relever à 7 h. 30.*

Paderewski, *le grand pianiste, prend grand soin d'entrer toujours du pied droit dans une nouvelle maison.*

Emile Zola *n'aurait jamais commencé à écrire ses romans sans avoir, au préalable, allumé une bougie, même en plein jour. Pourquoi ? Nul ne le sait, et lui-même se contentait de bougonner quand un ami lui demandait une explication.*

RIONS UN PEU

La vieille dame. — Vous n'êtes pas honteux de boire comme cela ? Songez à ce que vous pourriez acheter si vous aviez tout l'argent que vous avez dépensé depuis vingt ans pour de la bière !

L'ivrogne. — C'est vrai ! Qu'est-ce que je pourrais me payer comme bière !

* * *

Le taxi marchait si lentement que le client finit par s'impatienter.

— Vous ne pourriez pas aller un peu plus vite ?

— Je conduis comme ça me plaît, répond le chauffeur. Si vous n'êtes pas content, vous n'avez qu'à descendre et à aller à pied.

— Oh ! non, répond le client. Je ne suis pas si pressé que cela.

* * *

Vous croyez réellement que ça porte malheur de se marier un vendredi ?

— Certainement, mademoiselle ; pourquoi voulez-vous que le vendredi fasse exception ?

SOLUTIONS

DE QUI SONT CES PHRASES?

1. Boileau (*Art poétique*).
2. Florian (*La Guenon, le Singe et la Noix*).
3. La Rochefoucauld.
4. Edmond Haraucourt.
5. Agrippa d'Aubigné.
6. Anatole France (*Le crime de Sylvestre Bonnard*).

CITEZ-EN CINQ ?

1. Athènes, Salonique, Sparte, Corfou, Le Pirée.
2. Baleine, cachalot, marsouin, dauphin, phoque.
3. Lunette méridienne, lunette d'étambot (dans un navire), lunette d'une volaille (os de l'estomac), lunette de la guillotine et paire de lunettes (coup particulier au jeu de billard).
4. Hovas, Sakalaves, Antankars, Betsimasaraks, Antandroys.

UNE POESIE-PROBLEME

La petite addition ci-dessous vous prouve que le nombre de pigeons est de 36.

En effet, le pigeon dit au voyageur : Si nous étions encore autant = 36 + 36, plus la moitié = 18 et le quart = 9, et toi rentrant, c'est-à-dire un. Ce qui donne :

$36 + 36 + 18 + 9 + 1 = 100.$

METAGRAMME ANAGRAMMIQUE

Rebecca, berceau, cerveau, caverne, entrave, varient, vitrine.



Ministère des Communications

DEPARTEMENT DU TRANSPORT MECANIQUE

AVIS

Des offres, pour la fourniture de benzine pour les voitures du M.T.D., à Port-Said, Ismailia, Moudiriet Aswan et Edfo pendant l'année 1942-1943 seront reçues au Bureau du Directeur du Département du Transport Mécanique, à Abbassia Sharkia, au Caire, tous les jours, sauf les Vendredis et jours fériés, et ce jusqu'au Jeudi 23 Avril 1942 à 12 h. a.m.

Les conditions ainsi que le cahier des charges peuvent être obtenus au même bureau moyennant le paiement de P.T. 15 plus 30 m/ms. pour frais de poste. (9184.)

Ministère des Communications


ADMINISTRATION DES PORTS ET PHARES

AVIS

Saison Balnéaire 1942

Il est porté à la connaissance de Messieurs les estiveurs qui veulent placer leurs cabines dans la zône balnéaire du Mex de présenter leurs demandes habituelles sur un papier timbré de P.T. 3 et payer le dépôt et les droits y afférents dans un délai ne dépassant pas le 23 Avril 1942 pour la saison estivale de l'année courante.

Aucune personne n'est autorisée à placer sa cabine sur le terrain de cette Administration qu'après l'obtention d'une Rokhsa de la Municipalité contre paiement d'un droit de P.T. 16. (9226)



féminités

La Mode du Printemps

Les femmes, dès que vient une nouvelle saison, se posent immédiatement cette délicate question : « Que portera-t-on cette année ? » Elles rêvent de toilettes élégantes et inédites, de chapeaux un peu fous mais toujours si féminins, d'accessoires amusants.

La guerre, malgré ses atrocités, n'a pas détruit ce besoin de renouveau propre à toutes les représentantes du sexe faible. On parle encore chiffons, Dieu merci, et cela détend un peu les nerfs tellement crispés par les événements.

Plusieurs nièces m'avaient écrit pour me demander quelles étaient les tendances de la mode du printemps 1942. Je ne leur avais pas répondu, car je n'en savais encore rien moi-même. Maintenant que j'ai vu les nouvelles collections, que j'ai parcouru des journaux de mode d'Amérique et d'Angleterre, je sais à quoi m'en tenir

LES ROBES

Une note domine dans l'ensemble des nouvelles toilettes : l'ampleur. Finies les jupes fourreaux — les longues robes du soir très collantes qui transformaient la femme en un serpent ondoyant. Aujourd'hui tout est flou, large, vaporeux, et c'est tant mieux. Car, sur dix femmes, j'en connais à peine une ou deux qui pouvaient, sans inconvénient, porter les robes de jadis. Tandis qu'à présent, maigres ou grosses, petites ou grandes, toutes peuvent se permettre de grandes jupes qui leur donneront l'élégance d'une ballerine.

Les robettes du matin sont très simples de coupe. Corsage à revers, avec découpes et fronces, large jupe de biais, manches bouffantes.

Pour l'après-midi, les couturiers ont donné largement cours à leur fantaisie. Des drapés, des plis, des fronces, des plissés font ressembler la femme moderne à quelque déesse de la mythologie grecque.

Le soir, on portera tour à tour la grande robe fleurie, imprimée ou à pois, avec un décolleté carré et des manches-ballons, ou bien la robe-princesse, froncée sous la poitrine et retombant ensuite en larges plis harmonieux.

S'il fait frais, on aura recours aux robes-manteaux ou aux manteaux, mais eux aussi devront suivre la tendance nouvelle et être aussi amples que possible. J'ai vu une élégante toilette d'après-midi, recouverte d'un large manteau dont les manches étaient entièrement travaillées en nid d'abeille dans le haut. C'était nouveau et très élégant. Les robes-manteaux, garnies de brandebourgs ou d'une large ceinture, sont également fort jolies à voir.

LES CHAPEAUX

Ils affectent toutes les formes : très grands, ils font penser aux sombreros si chers aux Mexicains ; en forme de béret, ils se portent élégamment perchés sur un côté de la tête ; en forme de turban, ils évoquent l'Orient et ses magies ; très petits et couverts de fleurs ou d'une large voilette, ils donnent à celle qui les porte un je ne sais quoi de féminin tout à fait gracieux.

LES CHAUSSURES

Comme toujours, le modèle classique, blanc-bleu, blanc-marron, blanc-noir, est encore à la mode. La chaussure remontant très haut devant est également portée. Mais, grâce à Dieu, les modèles qui laissaient les orteils dehors ou exposaient le talon ne se porteront presque plus. Ils sont passés de mode et je connais plus d'une personne qui s'en réjouira.

LES SACS

La grande mode est aux sacs à lanières qui évoquent ceux des facteurs ou des receveurs des trams. Les aumônières, finement travaillées, les grands sacs en forme de portefeuille, les toutes petites bourses en peau de chamois connaîtront cette année un nouveau succès.

LES GANTS

Comme dans la chanson « Y en a pour tous les goûts ». Une innovation : les gants imprimés ou brodés. A noter également qu'il n'y aura que deux formes nouvelles : les gants très longs et les autres qui s'arrêteront au poignet. Finie la mode des mousquetaires qui enlevaient toute l'élégance d'une toilette. Les modèles de tulle ou de dentelle se porteront encore, quoique moins que l'année dernière.

LES ACCESSOIRES

Les ceintures seront très fines et délicatement ouvragées. Des boucles très travaillées, de gros boutons multicolores et des clips affectant les formes les plus fantaisistes aideront à égayer une toilette trop sobre de ligne.

ANNE-MARIE

CELLES QUI SE MÊLENT

DE CE QUI NE LES REGARDE PAS

Certaines personnes s'occupent beaucoup plus des autres que d'elles-mêmes. Elles sont toujours prêtes à conseiller, à réformer, et ne laissent pas un instant de répit à ceux qu'elles ont entrepris de corriger.

Ce sont en général les femmes dont la vie n'a pas été heureuse qui se mêlent le plus de ce qui ne les regarde pas. Un mariage mal assorti, un échec sentimental les a amenées à reporter sur leurs amies ce sentiment « maternel » qui pousse à protéger ceux qui sont, ou que l'on suppose, plus faibles que soi.

Mais, tout comme pour les petits enfants, la « réforme » des grandes personnes est une tâche infiniment délicate et, pour entreprendre de refaire un caractère, de changer l'orientation d'une vie, il faut un tact, un doigté qui ne se rencontrent que bien rarement.

C'est pourquoi, en général, il est préférable de ne pas intervenir dans les décisions d'autrui. Songez d'abord que vos goûts peuvent être absolument opposés à ceux de la personne que vous avez entrepris de « modeler » à votre image. Dites-vous aussi que les donneuses de conseils sont souvent mal venues et efforcez-vous de ne proposer votre aide que lorsqu'on vous la demandera.

Je ne veux pas dire, bien entendu, que, dans certains cas, il ne faut pas tendre affectueusement la main à ceux qui, par fierté ou par timidité, ne réclament rien. Mais je voudrais que vous soyez persuadées de cette vérité essentielle : « Ce qui pour l'une serait la plus misérable des existences, peut-être pour une autre un vrai paradis. » Tout dépend des conceptions que l'on a du bonheur.

Stimulez celles ou ceux qui vous sont chers en leur donnant, indirectement, de bons conseils qui, peut-être, les aideront à sortir d'un mauvais pas. Mais, sous aucun prétexte, ne prenez le ton d'un prédicateur qui sermonne. Ce sont toujours celles qui disent « Ne fais pas » qui se rendent impopulaires. Tandis que les autres, les femmes de cœur qui attendent d'être consultées et sont toujours prêtes à tendre une main secourable, se créent des liens solides qui leur donnent alors le droit de prodiguer quelques suggestions justes et clairvoyantes.

Beauté, MON DOUX SOUCI...

LÉGUMES « EN FER » POUR PERSONNES PALES

Un sang riche et jeune, qui court sous la peau et donne aux joues, aux lèvres, aux ongles une adorable coloration naturelle, quel rêve !... Pour que votre sang ait cette vivacité, il lui faut être riche en hémoglobine, et, pour que l'hémoglobine soit riche, il lui faut du fer.

Les médicaments « naturels » sont les meilleurs. Pour avoir de belles couleurs, pour redonner à votre sang l'ardeur qui lui manque, mangez des aliments ferrugineux.

Quels sont les aliments les plus riches en fer ? Les épinards, le cresson, les petits pois, les choux, la carotte, l'oignon et la betterave. Dans les légumes secs, les lentilles. Comme entremets, choisissez les pruneaux, en les sucrant, de préférence, avec du miel.

Dans l'ensemble, les légumes vert foncé sont ceux qui contiennent le plus de fer. N'oubliez pas non plus en mangeant des salades que leurs éléments minéralisateurs sont dans les feuilles vertes et non dans les feuilles blanches.

AVOIR DE BELLES MAINS

« Les mains des femmes sont des bijoux », chantait jadis Mayol. Les vôtres sont des bijoux à la séduction incontestée si vous leur donnez la blancheur et un doux épiderme en les enduisant chaque soir avec le mélange suivant : farine d'amandes : 40 grammes ; huile d'amandes douces : 30 grammes ; lanoline : 15 grammes ; miel : 40 grammes ; un jaune d'œuf frais. Ce mélange doit être utilisé assez rapidement, car il ne se conserve pas très longtemps.

L'HEURE DE L'EXERCICE

Faites-vous de la culture physique pour maigrir ou pour vous fortifier ? Dans le premier cas, l'exercice pris le matin, à jeun, ou plutôt exactement après l'absorption d'un verre d'eau chaude non sucrée dans lequel vous aurez extrait le jus d'un citron, sera particulièrement efficace.

Si, au contraire, vous voulez fortifier votre corps et lui faire prendre un peu de volume, faites votre culture physique à la fin de la journée. Et reposez-vous après.

SOINS DES PIEDS

Les pieds sont, décidément, une partie de notre corps dont nous sommes rarement contents. Tantôt ils sont trop secs, avec même des talons se crevassant, tantôt ils transpirent exagérément.

Donc, soyez bonnes pour vos pieds, et ils seront bons pour vous.

S'ils transpirent, prenez des bains de pieds au tanin, au permanganate de potasse ou, encore, au formol.

S'ils sont trop secs, nettoyez-les chaque jour avec un coton hydrophile et imbibé d'eau de Cologne ou d'alcool camphré coupé d'eau de rose. Séchez. Râpez et limez vos talons et la plante de vos pieds. Graissez légèrement avec un peu de glycérolé d'amidon.

Après une longue marche, ou des courses nombreuses, il peut arriver que les pieds soient très gonflés, surtout si l'on n'a pas pris la précaution essentielle de mettre, ces jours-là, de bonnes chaussures spéciales, un peu larges et à talons plats.

Dès le retour à la maison il faut se déchausser et rafraîchir les pieds à l'eau tiède salée. Faire de légers massages du pied et de la cheville toujours en remontant. Puis s'étendre un bon moment — pas moins de vingt minutes — en veillant à placer les jambes plus haut que le reste du corps.

LE PLUS AGREABLE DES DEVOIRS

Votre devoir est d'être belle. Devoir envers vous-même d'abord et aussi envers autrui. Ne parlez pas de difficultés et encore moins d'impossibilités, il n'y en a pas. La beauté de votre corps dépend, jusqu'à un certain point, de vous. Vous pouvez, grâce à la culture physique, le rendre harmonieux et souple.

Les naturalistes disent : le corps humain ne doit contenir aucune graisse, et se composer uniquement des os du squelette, de la peau et des muscles. Ils ont raison, le muscle doit remplacer la graisse, mais il faut qu'il la remplace, c'est pourquoi toute cure d'amaigrissement par drogues, sans exercices physiques permettant le remplacement de la graisse perdue par du muscle, est une erreur.

A la demande de mes nombreuses nièces, je me suis décidée à écrire cet article et à grouper pour elles des exercices susceptibles de faire travailler tout le corps. Mais il ne faut pas oublier, d'autre part, que pour être svelte il faut :

a) Veiller à la bonne évacuation intestinale quotidienne (la constipation est une des principales causes de l'obésité féminine).

b) Ne jamais dormir plus de huit heures, ce qui est amplement suffisant.

c) Non seulement faire travailler son corps au cours des exercices quotidiens (20 à 30 minutes par jour), mais aussi le plus possible dans la vie courante. Et cela d'autant plus que l'on mène dans un bureau ou un atelier une vie sédentaire. C'est en quoi les travaux ménagers, s'ils apparaissent fastidieux, ont pourtant un bon côté. Retourner les matelas, porter des chaises à bout de bras, cirer les parquets sont d'excellentes choses, à condition d'être exécutées rationnellement et justement avec un souci d'amélioration physique.

Ne sautez pas pour un oui ou pour un non dans un autobus ou un tramway. Marchez autant que possible d'un pas vif. Le temps presse ? Allons donc... Combien de fois n'avez-vous pas attendu un véhicule presque aussi longtemps que vous auriez mis à faire le trajet à pied ?

Vous êtes jeunes, laissez l'ascenseur aux vieillards. Montez vos deux ou trois étages d'un bon pas élastique, sur la pointe des pieds, redescendez-les en flexion rapide sans jamais vous appuyer à la rampe. Vous y gagnerez en muscles, en équilibre et en souplesse.

Autrement dit, n'évitez pas les efforts — je ne dis pas les excès — physiques, quels qu'ils soient. Remuez, sautez, courez, vivez. Votre santé et votre grâce en dépendent.

Voici maintenant les exercices pour sculpter votre corps :

Pour maigrir des hanches :

1) S'asseoir à terre, les pieds sous un meuble bas pour les empêcher de se soulever pendant l'exercice. Descendre lentement à l'arrière, les bras restant étendus dans le prolongement du corps. Se cambrer fortement, car ce sont les mains qui doivent d'abord toucher le sol, ensuite c'est le dessus de la tête, le corps restant toujours cambré et formant du bout des doigts au bas des reins comme un pont au-dessus du sol. Au mouvement étendu à la position assise, le corps doit revenir avec le même mouvement de cambrure qu'au départ, les bras et la tête restant très en arrière, c'est-à-dire qu'il ne faut pas s'aider dans le retour par une projection des bras en avant.

Ce mouvement a l'avantage de déboîter les épaules, d'assouplir les vertèbres, de faire travailler les muscles pectoraux, soutiens naturels des seins, et, par le gros effort musculaire qu'il exige des cuisses et de l'abdomen, de faire fondre rapidement, chez ceux-ci, toutes les graisses inutiles.

2) Allongée à terre, à plat ventre, soulever en même temps les jambes et le buste, les bras se tendant en arrière. A noter que les jambes doivent rester jointes et ne pas se plier aux genoux.

Pour muscler les jambes et aussi pour faire maigrir les chevilles :

Talons réunis, mains aux hanches, s'accroupir, en écartant les genoux en dehors, et se relever. Le tout très lentement et sans « lâcher » les muscles.

Et puis, sautez à la corde. Le saut, jambes pliées, par battements successifs, favorise la vitesse des jambes. Ce n'est pas ce que nous cherchons ici. Aussi sauterez-vous, jambes serrées l'une contre l'autre, du haut des cuisses aux talons, genoux bien tendus. Sautez le plus haut et le plus lentement possible. Avec un peu d'entraînement, la corde devra passer plusieurs fois sous vous, avant que vous repreniez contact avec le sol.

Souplesse et allongement des jambes :

A faire alternativement avec chaque jambe : une jambe restant à terre, bien droite (position debout), tendre l'autre jambe devant soi, le pied se posant et prenant appui sur un meuble. Courbez lentement le torse en avant, les mains devant toucher le pied levé et la tête touchant presque le genou. Veillez à ce que les deux jambes soient bien tendues.

Pour muscler les pectoraux :

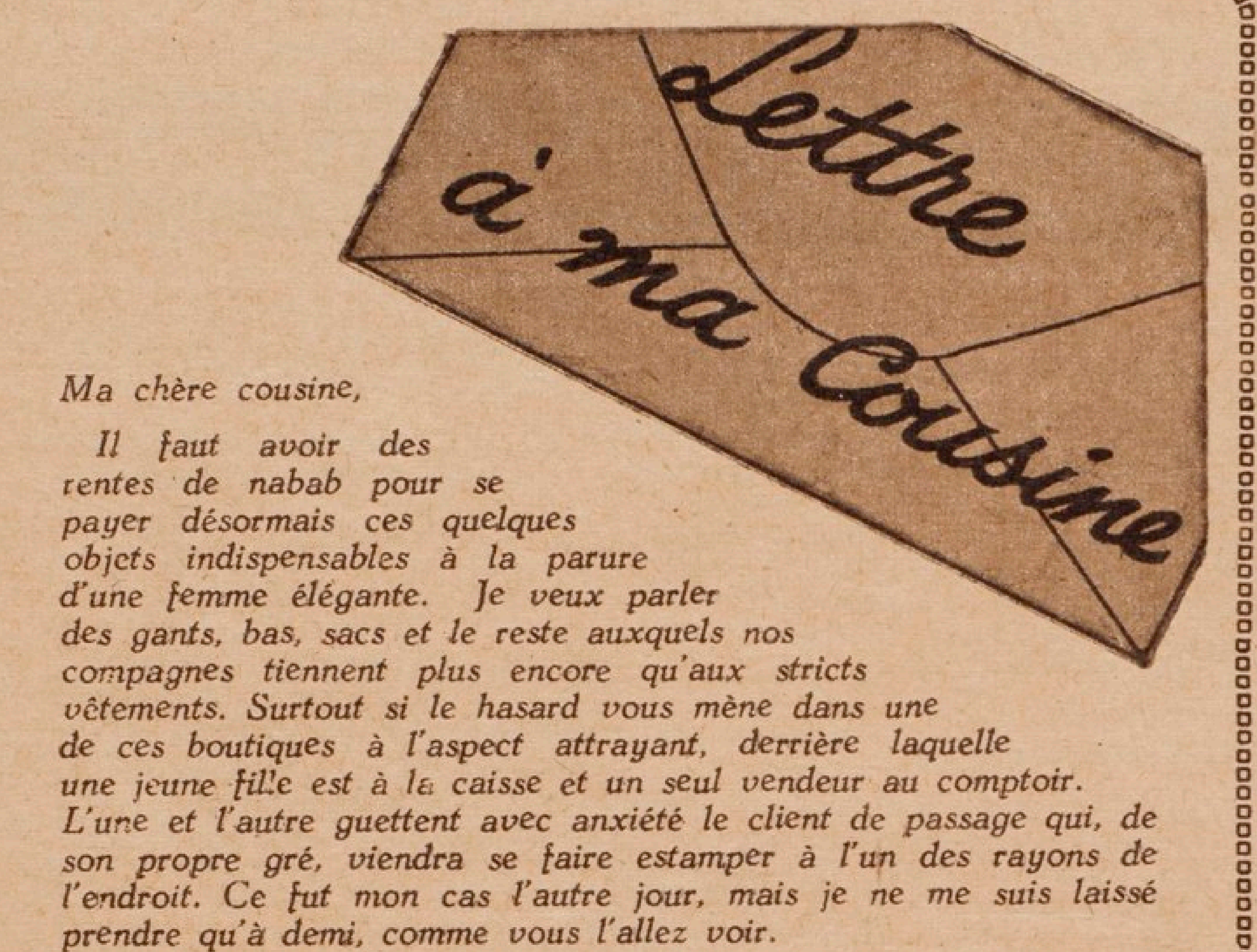
Le corps étendu au-dessus du sol, point d'appui sur la pointe des pieds repliés et sur les bras tendus, mains à plat par terre dans l'écartement des épaules. Descendre très lentement en pliant les coudes, pour amener le corps au ras de sol. Remonter aussi lentement.

Contre les épaules tombantes et l'« échine de chat » :

Droite, les pieds joints, ayant dans chaque main un petit exerciseur à ressort, porter les bras en arrière, les mains se trouvant l'une près de l'autre, à la hauteur des reins. Ecarter et rapprocher les poings l'un de l'autre, en serrant fortement les exerciseurs. Rejeter au maximum les épaules à l'arrière jusqu'à ce qu'on les sente « rouler », ainsi que les omoplates.

Chacun de ces exercices doit se faire 20 fois tout au plus.

ANNE-MARIE



Ma chère cousine,

Il faut avoir des rentes de nabab pour se payer désormais ces quelques objets indispensables à la parure d'une femme élégante. Je veux parler des gants, bas, sacs et le reste auxquels nos compagnes tiennent plus encore qu'aux stricts vêtements. Surtout si le hasard vous mène dans une de ces boutiques à l'aspect attrayant, derrière laquelle une jeune fille est à la caisse et un seul vendeur au comptoir. L'une et l'autre guettent avec anxiété le client de passage qui, de son propre gré, viendra se faire estamper à l'un des rayons de l'endroit. Ce fut mon cas l'autre jour, mais je ne me suis laissé prendre qu'à demi, comme vous l'allez voir.

Rentré avec l'idée d'acheter un sac à main à l'intention d'une gente dame, je passai en revue plusieurs que le vendeur étala devant moi, non sans accompagner ses gestes de commentaires de circonstance. « Celui-ci irait très bien avec une robe noire. » « En voilà un pour le matin. » « Un autre qui fera certainement plaisir à Madame par son originalité. » « Un autre encore qui accompagnera très heureusement un tailleur du même ton. » Et encore un, et encore un autre. Je n'arrivais pas à faire mon choix. Finalement, je me décidai pour l'un d'eux, qui me paraissait devoir plaire. C'est alors seulement que j'en demandai le prix.

— Sept livres et demie, me fut-il répondu le plus sérieusement du monde.

J'eus une contraction involontaire des muscles de mon visage.

— Et celui-là ? fis-je en indiquant un second.

— Huit cent trente piastres, me renseigna de sa caisse la jeune fille qui n'avait cessé d'avoir l'œil braqué sur moi.

— N'auriez-vous pas quelque chose de moins cher... enfin de plus abordable ? hasardai-je timidement.

— Nous regrettons, me fut-il répondu cette fois avec sécheresse, mais nous ne vendons pas des sacs à main à moins de six livres.

Un autre que moi, sans insister davantage, eut regagné en vitesse la porte de sortie. Mais je ne voulais pas avoir provoqué tout ce dérangement pour rien, et mon manque d'audace, mêlé d'une fausse pudeur, me dirent que je ne pouvais décemment m'en aller sans avoir provoqué le déclenchement du tiroir-caisse. De plus, ne voulant pas montrer que mes moyens ne me permettaient pas d'offrir un sac aussi cher, je pris un détour :

— Très bien. Madame viendra choisir elle-même.

Puis j'avisai une toute petite bouteille d'eau de Cologne, une bouteille minuscule, étroite et biscornue.

— Combien ?

— Soixante-huit piastres.

Trente-deux piastres me furent rendues sur mon billet d'une livre. Une fois dehors, je poussai un soupir de soulagement et notai bien l'adresse de ce fournisseur qui, certainement, ne me reverra plus de sa vie.

Ne trouvez-vous pas, ma cousine, que voilà bien un abus, contre lequel aucune loi n'existe, et qu'il est de notre devoir, à nous consommateurs, de boycotter et de faire boycotter pareils mercantis ?

Ceci sans insister sur la façon cavalière dont vous reçoivent aujourd'hui certains marchands de bric-à-brac auprès desquels le client fait figure de quémandeur.

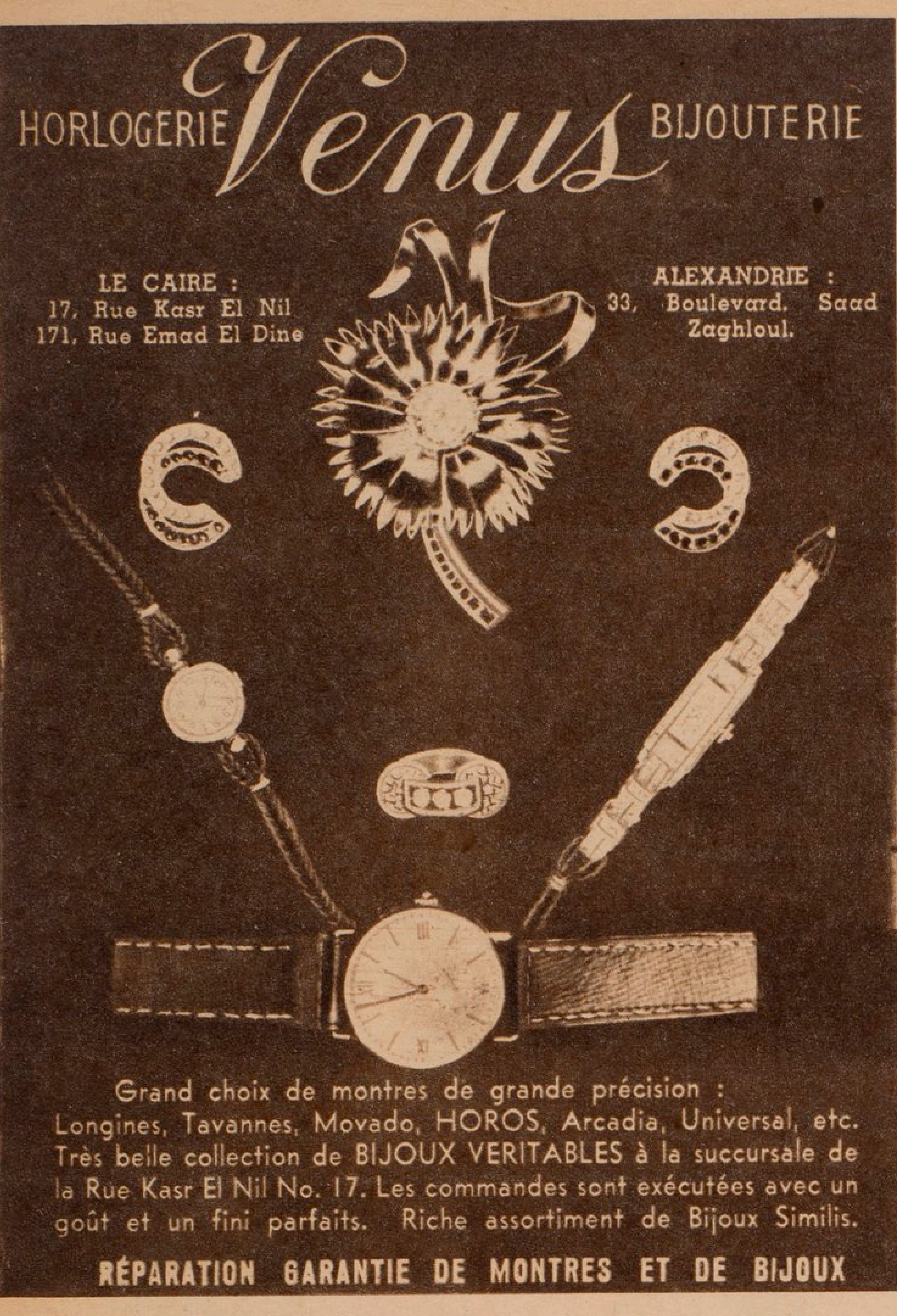
Les temps sont révolus, hélas, où vous pouviez bénéficier d'une réduction sous un quelconque prétexte et discuter qualité et prix des articles que l'on vous offrait.

Autres temps, autres mœurs, et, surtout, autres tarifs. Tant pis ! Résignons-nous à une sage économie, et faites appel, ma cousine, à vos talents d'ouvrière habile pour donner à vos robes de l'année dernière l'aspect du renouveau. Que voulez-vous ? Il faut savoir s'adapter aux circonstances et, à quelque chose malheur est bon, nos femmes et nos filles font actuellement preuve d'ingéniosité et d'adresse, comme aussi d'esprit inventif pour faire, avec des riens, des ensembles à la fois harmonieux et pleins de grâce.

Et je sais, ma cousine, et j'en suis fier, que, plus que toute autre, vos doigts de fée accomplissent de véritables miracles.

Votre dévoué

SERGE FORZANNES







COMMENT SE VÊTIR POUR LA MARCHE ?

Pour marcher utilement, il ne faut pas confondre la marche sport avec une flânerie coupée d'arrêts devant chaque étalage de magasin. Il faut marcher pendant une demi-heure ou une heure d'un pas vif, régulier, ininterrompu.

Pour marcher bien et agréablement, il ne faut être gênée par aucun vêtement. Donc, avoir une jupe courte et suffisamment large. Les jupes dites « portefeuille » et toute jupe étroite s'enroulant autour des jambes à chaque pas sont néfastes. Paralysant les mouvements, elles augmentent l'effort et détruisent la souplesse de la marche.

Pour la même raison : pas de hauts talons, ni de chaussures étroites du bout. Talons plats de préférence. Au grand maximum on peut se permettre le demi-bottier, également nommé talon américain. Que vos semelles soient épaisses afin de ne pas sentir les pierres ou les irrégularités du terrain que vous foulerez.

Ne pas aller jusqu'à une très forte impression de fatigue. Si l'on n'a pas marché depuis longtemps, s'entraîner progressivement : d'abord dix minutes, puis un quart d'heure, et ainsi de suite.

Une marche active pouvant amener une forte sudation, **se vêtir toujours d'une légère flanelle de coton afin d'éviter tout risque de refroidissement.**

Pour que la fonction respiratoire se fasse bien, **il faut marcher la tête haute, les épaules bien rejetées à l'arrière**, inspirer l'air par le nez et l'expirer par la bouche.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Jardinière »

La mode est d'avoir des plantes naines dans les appartements. Voici le procédé pour avoir un petit oranger : détachez les deux moitiés de la peau d'une orange sans les abîmer. Réunissez-les et emplissez-les de terre. Enfoncez un pépin d'orange à environ deux centimètres d'épaisseur. Arrosez légèrement tous les matins et vous aurez un petit oranger qui grandira rapidement.

Nièce « Jeanne »

Votre prénom signifie : pieuse, aimable, intrépide, individuelle, esprit d'initiative. Fines et habiles, les Jeanne ne s'en laissent pas imposer et, une fois qu'elles ont une idée en tête, tâchent de la réaliser malgré toutes les difficultés.

Nièce « Quel sport choisir ? »

La bicyclette est un des sports les plus hygiéniques que je connaisse : non seulement il développe les muscles de la poitrine et du bassin, mais, comme il se pratique au grand air, il active la respiration en poussant à la « soif d'air ». Voici le beau temps, sautez sur votre bicyclette et allez faire une randonnée hors de la ville.

Nièce « Je l'aime... quand même »

Il est en effet très difficile de renoncer à l'amour d'un homme qu'on fréquente depuis dix ans. Non seulement vous avez des liens sentimentaux qui vous unissent l'un à l'autre, mais aussi des liens créés par l'habitude, et, croyez-moi, ce sont ceux-ci qui souvent font tenir un ménage. Soyez plus patiente avec votre mari. Il est nerveux ? Mais, mon Dieu, quel est l'homme au monde qui, en l'état actuel des choses, peut garder toute sa sérénité ?

Nièce « Viviane la brune »

Puisque votre fiancé est pauvre et qu'il a juste de quoi meubler votre futur appartement, je ne vois vraiment pas pourquoi il doit vous acheter une bague de fiançailles. C'est là une tradition, tout simplement, et, vu l'état de vos finances, vous pouvez très bien vous en passer.

Nièce « Je veux tout savoir »

Nous sommes dans la saison des asperges. Le sirop des pointes d'asperges est très efficace contre les maladies de cœur et les catarrhes bronchiques. En voici la recette : broyez les bouts crus des asperges dans un mortier. Faites passer le tout à travers un linge solide, puis chauffez le jus ainsi exprimé avec du sucre dans la proportion de un kilo de sucre par litre de jus d'asperge.

Nièce « Je suivrai aveuglément vos conseils, tante Anne-Marie »

Je vous remercie pour votre charmante lettre. Voici un exercice de culture physique qui fortifiera votre sangle abdominale. Couchez-vous sur le dos, les bras tendus le long du corps. Lancez les bras en avant et, en même temps, redressez le tronc. Efforcez-vous de toucher la pointe des pieds avec l'extrémité des doigts. Reprenez lentement la position de départ en évitant le retour brusque au sol.

Nièce « Snob »

Vos amies ont raison : vous manquez totalement de simplicité. Pauvre ou riche, donnez à vos enfants des habitudes de travail. Qui peut prévoir les vicissitudes de la vie ? Avec le travail qui fortifie le corps, élargit l'intelligence, l'enfant, né dans les plus modestes conditions, est maître de son avenir et le fils de parents riches n'a point à redouter les caprices de la fortune.

Nièce « Femme de chômeur »

Le chômage est désastreux non seulement du point de vue pécuniaire, mais aussi moral, car il donne des habitudes de paresse. Pourquoi votre mari ne s'intéresserait-il pas à des petits travaux qui pourraient, par la suite, la pratique aidant, lui rapporter pas mal d'argent, comme par exemple l'encadrement, la reliure, le développement rétribué des photos de parents ou d'amis ? N'oubliez pas qu'il n'y a pas de sots métiers.

Nièce « Je souffre »

Faites chaque matin l'exercice de culture physique suivant qui assouplira votre sangle abdominale et combattra efficacement votre constipation. Etendez-vous sur le dos, jambes réunies, pieds allongés. Elevez lentement la jambe gauche tendue le plus haut possible et observez un léger temps d'arrêt. Ramenez lentement la jambe à sa première position et refaites le même mouvement avec l'autre jambe.

Nièce « Constipée »

Voyez plus haut mes conseils à nièce « Je souffre » pour l'exercice de culture physique destiné à combattre la constipation. Voici maintenant un moyen pratique : une cuillerée à café de sel dans un verre d'eau, absorbé soit en se couchant, soit en se levant, guérit les cas les plus rebelles de constipation.

Nièce « Nefertiti »

Un chiffon de laine n'est pas indispensable pour faire briller le parquet, un journal pourra le remplacer très efficacement. L'encrassement du journal après l'opération, même sur un parquet bien tenu, vous révélera son utilité, mieux attestée encore si vous frottez avec de nouvelles feuilles qui seront de moins en moins salies.

TANTE ANNE-MARIE

2 RECETTES de cuisine

RAGOUT « BONNE FEMME »

Coupez en morceaux des pommes de terre, des tomates et des oignons. Enduisez d'excellent beurre un plat allant au feu. Mettez-y vos légumes par couches superposées en les assaisonnant de sel, de poivre, de persil haché et d'une gousse d'ail écrasée. Quand l'ébullition est commencée et que les tomates ont rendu tout leur jus, achevez la cuisson à four doux.

ROGNONS DE MOUTON VERT-PRE

Fendez les rognons en deux, enlevez la peau, la graisse, le bout de nerf intérieur. Assemblez-les deux par deux sur de légères brochettes de métal. Badigeonnez-les d'huile et faites-les griller trois minutes de chaque côté. Déposez les rognons sur un plat chaud, retirez les brochettes, salez, poivrez, mettez sur chacun un morceau de beurre. Garnissez le plat d'un bouquet de persil et d'un monticule de pommes de terre sautées.

I M A G E S

Hebdomadaire paraissant le Lundi Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"

E. & C. ZAIDAN

Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.

A B O N N E M E N T S

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... **P.T. 100**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle **P.T. 130**
Autres pays .... **P.T. 160**
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

NOS CONTES

VENGEANCE !

Dans une caserne obscure de la sombre vallée d'Akaba, les fils du cheikh Fahd El Naassan tiennent conseil.

Le doyen de la famille écoute attentivement les opinions et les suggestions de ses frères et cousins. Puis, passant sa main sur son visage et caressant sa barbe, il dit :

— O fils de mon père et de mes oncles, enfants des Naassan, les générations futures ne diront pas que nous avons subi la honte sans réagir et que nous n'avons pas vengé notre sang versé par l'ennemi. Les Egyptiens d'Ibrahim Pacha ont mis notre tribu en déroute. Les fuyards ont été pourchassés et traqués à travers monts et plaines. La plupart ont été massacrés par les vainqueurs. Ibrahim a décapité, de sa propre main, notre vaillant et malheureux père. Le sang de ce martyr et de ses compagnons d'armes crie vengeance. Hésiterez-vous à accomplir ce devoir?

Un seul et même cri s'échappe de toutes les poitrines et va s'écraser sur les parois rocheuses de la caverne, comme une vague contre la falaise:

— Vengeance!

Et l'écho répercute ce grondement à travers les méandres de la vallée:

— Vengeance!

— Jurez donc, poursuit l'orateur, que vous ne goûterez plus le repos, que vous ne fermerez plus l'œil, que vous ne prendrez plus part aux fêtes des tribus voisines, tant que vous n'aurez pas lavé dans le sang l'opprobre qui souille notre nom. Jurez que c'est seulement lorsque vous aurez vengé nos morts que vous relèverez vos têtes parmi les têtes, que vous vous rendrez aux foires des tribus, que vous lancerez vos coursiers, avec ceux des cavaliers du désert, dans les pistes sans fin à travers les sables.

— Nous le jurons, gronde de nouveau la caverne et répète l'écho.

— **Allahou Akbar!** Dieu est le plus grand, dit le doyen en se levant.

Alors, conformément aux traditions ancestrales, chaque homme arrache sa coiffure, entortille son «agal» (1) et l'enterre dans le sable, devant lui. C'est ainsi que le chevalier du désert exprime sa décision irrévocable de venger un mort ou de laver un affront.

Les fils de Fahd El Naassan étendent ensuite les bras et renouvellent leur serment de tuer celui qui avait tué leur chef:

— Œil pour œil, dent pour dent!

Le doyen reprend la parole. Il est redevenu calme et serein. Il parle posément, scandant chaque mot:

— Avant de nous séparer, tirons au sort. Le hasard désignera celui qui doit frapper le premier. Nos femmes, nos sœurs et nos filles étant associées aux hommes dans le bonheur comme dans le malheur, elles partageront aussi notre chance dans cette lutte pour l'honneur.

On tire donc au sort...

Et, sortant de la caverne devenue le cimetière de leurs «agals», la tête enveloppée de la «koufieh» (2) privée de son bandeau, les fils de Fahd El Naassan se dispersent dans la vallée, escaladent les sentiers tortueux, se lancent sur les pistes rocailleuses, en route vers les demeures des sédentaires et les campements des envahisseurs.

* * *

9 juin 1832...

Ibrahim Pacha, fils de Méhémet-Ali, à la tête de dix-huit mille hommes, dont neuf mille réguliers Egyptiens et neuf mille partisans Bédouins et Druses, marche sur Damas. Derrière l'armée, une interminable file de chameaux et une centaine de mulets portent les vivres, les munitions et les vingt-quatre pièces d'artillerie dont dispose la colonne.

(1) *Bande dont les Arabes s'entourent la tête pour maintenir la « kouffieh ».*

(2) *Coiffure des Arabes du désert.*

Le généralissime égyptien avait dépêché à Damas des messagers chargés de sommer le commandant turc de la place, Elwi Pacha, de livrer la ville sans combat, pour éviter une inutile effusion de sang.

Ces offres furent rejetées. Les habitants de Damas veulent résister. Les envoyés d'Ibrahim sont chassés et hués. Le commandant turc est acclamé et promené triomphalement dans les rues.

Ibrahim, arrivé déjà aux portes de la cité, réunit son conseil. A ses côtés prend place l'émir Béchir, prince du Liban, son allié le plus fidèle et le plus précieux, qui l'avait rejoint à la tête d'un contingent de ses solides montagnards.

Le 15 juin, l'attaque est décidée pour le lendemain. Mais Elwi Pacha, plus impatient que son adversaire de tenter le sort des armes, ne lui laisse pas l'initiative des opérations. Sortant subitement de la ville, il attaque lui-même.

La bataille fut courte. Au bout de quelques heures, l'armée turque était complètement battue. Accompagné de sa garde, Elwi Pacha prend rapidement le chemin de Homs. Le lendemain, 16 juin, Ibrahim fait son entrée dans la capitale de la Syrie. Les Egyptiens campent à Kaboun, cependant que leurs alliés libanais occupent la place de Marjeh.

* * *

Le soir du même jour, des réjouissances furent organisées. Sur les cimes d'alentour, des feux de bois illuminèrent le ciel et entourèrent la ville d'un cercle flamboyant. Autour de ces feux, sur lesquels rôtissaient des chèvres et des moutons, d'innombrables cavaliers tournoyaient frénétiquement, offrant à leurs camarades émerveillés le spectacle de leurs prouesses vertigineuses.

Devant sa tente, entouré de ses intimes, Ibrahim regardait et souriait.

* * *

Un garde s'avance:

— Maître, un jeune étranger est là demandant avec insistance d'être conduit devant vous.

Ibrahim ordonne de lui amener l'inconnu.

C'est un jeune homme de vingt ans, beau, élancé, aux yeux extraordinairement brillants, portant avec élégance un riche habit arabe. A ses côtés pend un sabre au fourreau ciselé et à sa ceinture un poignard à la gaine dorée. Sa tête est enveloppée d'une « koufieh » blanche, dont deux bouts noués sur le front tiennent lieu d'« agal ».

Il met la main sur la poitrine et incline la tête. Ibrahim répond poliment à son salut :

— Qui es-tu, frère, et que veux-tu ?

Le jeune Arabe répond d'une voix douce mais ferme :

— Je ne te dirai pas mon nom, Prince. Fais-moi la grâce de ne pas l'exiger. Je viens solliciter de toi la faveur de me joindre à ton armée et d'être de ta suite, non par amour pour toi et tes tiens, mais pour poursuivre une vengeance. Laisse-moi te suivre dans ta campagne victorieuse : un jour tu apprendras toute mon histoire et tu connaîtras le drame de ma vie.

Le généralissime égyptien était habitué à rencontrer de ces Arabes aux attitudes mystérieuses et aux propos laconiques, choses coutumières chez les fils du désert.

Il fixe longuement le jeune inconnu, les yeux dans les yeux, et répond :

— Sois le bienvenu, ami. A partir de ce moment, tu fais partie de ma suite.

* * *

L'armée victorieuse fait à Damas une halte de dix-huit jours. Et le 1er juillet, elle reprend sa marche en avant, dans la direction de Homs. Aux abords de la ville, Ibrahim fait dresser son camp pour permettre à ses troupes de se préparer, en vue de la prochaine bataille qui devait être décisive.

C'était le 7 juillet.

Depuis Damas, plus assidu qu'une ombre, l'Arabe n'avait pas quitté le prince. La nuit, il se roulait dans son large manteau et couchait devant la tente d'Ibrahim. Les sentinelles le regardaient et ne comprenaient rien à cette attitude.

Cette nuit-là, devant Homs, Ibrahim dormait paisiblement.

Un léger bruit le réveille.

Ouvrant les yeux, sans bouger, il croit distinguer une ombre qui se meut dans la tente. Il demeure immobile. L'ombre approche, frôlant le tapis. Elle devient plus nette, s'arrête un instant, reprend sa marche et l'œil perçant du généralissime surprend l'éclair d'une lame dans le noir de la nuit...

Un bras se lève...

Mais Ibrahim est debout. D'un bond, il est devant l'inconnu dont il immobilise les deux bras de ses mains d'acier.

Un poignard tombe sur le tapis et s'y enfonce, cependant qu'un cri léger exhale la douleur d'un poignet meurtri:

— Ah !

Cette voix, Ibrahim croit la reconnaître:

— Qui es-tu, misérable?

— Une femme!

— Une femme?

— Oui, une fille de Bédouins à qui échappe sa vengeance!

La stupéfaction de l'Egyptien est à son comble:

— Toi!

Car il ne doute plus, maintenant. L'homme qui vient de tenter de l'assassiner n'est autre que le jeune Arabe... qui prétend être une femme!

— Comment as-tu pénétré dans ma tente pendant que les gardes veillaient?

— Ils ne veillent plus: je les ai tués, tous les trois.

— Et qui es-tu, enfin?

— Noama, fille du cheikh Fahd El Naassan, que tu as tué de ta main, dans le Sinaï, le jour où sa tribu t'attaqua. T'en souviens-tu?

— Oui.

— Nous fûmes repoussés et battus. Tes hommes poursuivirent les nôtres, capturèrent mon père et le conduisirent, enchaîné, devant toi. Tu le souffletas, Ibrahim. Il leva le bras pour te frapper à son tour, mais tu fus plus prompt que lui: d'un coup de sabre, tu lui tranchas la tête! Te le rappelles-tu?

— J'agirai de la sorte contre tous ceux qui voudront me barrer le chemin de la victoire.

— Mais tu as offensé la tribu, et la tribu a juré de laver l'offense dans le sang.

— Dans mon sang?

— Dans celui du meurtrier, quel qu'il soit!

— Et les tiens te chargent, toi, une femme, de cette périlleuse mission?

— Chez nous, les femmes se battent. Les filles aussi. Et elles se vengent. Mon bras m'a trahie. Mais, prends garde, Ibrahim, car un autre, ou une autre, pourrait réussir là où je viens d'échouer.

L'Egyptien se tait. Lui, le guerrier farouche, au courage téméraire, au cœur taillé dans le roc, lui qui présidait sans sourciller à une immense tuerie, il se sent subitement pris d'une admiration mêlée de pitié pour cette fragile créature qui cherchait la vengeance et qu'il tenait, lui, l'homme fort, à sa merci.

Il fait appeler ses gardes et les officiers de sa suite, et leur narre les détails de la courte tragédie qui vient de se dérouler.

Et Ibrahim ajoute:

— J'admire le courage de cette fille et je lui pardonne.

Puis, s'adressant à Noama:

— Va, ma fille, dit-il. Tu es libre. Rentre chez les tiens et dis-leur qu'Ibrahim, qui sait châtier, sait aussi pardonner et qu'il respecte la faiblesse d'un adversaire.

Noama pleurait...

— J'accepte avec reconnaissance ton pardon magnanime, dit-elle, et je jure de ne plus porter les armes contre toi, car je te dois la vie. Mais, je le répète: prends garde, Ibrahim. Je ne suis pas seule de ma tribu, ici. D'autres guettent mon bras et te guettent, pour te frapper si la vengeance m'échappe. Quant à moi, je ne désire plus qu'une chose: demeurer auprès de toi!

* * *

Décembre 1832...

Des jours, des semaines passent.

L'armée égyptienne, allant de victoire en victoire, arrive dans les plaines de Konia. Là, comme ailleurs, les troupes du Sultan sont défaites et rien n'arrête plus le vainqueur sur la route de Constantinople.

Grisé par son triomphe, le généralissime égyptien ordonne de brûler les étapes et d'atteindre à marches forcées les rives du Bosphore.

Les colonnes se lancent à travers les plateaux anatoliens. Mais, à Suleimanieh, Ibrahim est atteint d'une fièvre qui l'immobilise. L'armée s'arrête.

Noama, émue, sollicite la grâce de veiller avec les gardes, dans la demeure qui abrite le malade.

* * *

Une semaine plus tard, Ibrahim est de nouveau debout. Sa forte constitution et sa volonté de fer ont eu raison de la maladie. Les troupes sont dans la joie et, pour fêter la guérison du chef, des courses de chevaux, des tournois de lances et des duels au sabre sont organisés. Les chants de guerre mêlés aux mélopées emplissent l'air.

Assis sur un monticule, aux abords du village, entouré de sa suite, Ibrahim regarde.

Les cavaliers arabes sont là, sur la piste. Leurs chevaux maigres et nerveux sont impatients de dévorer l'espace sans fin.

Le signal est donné. C'est le vol des petits coursiers dans la plaine, au milieu d'un tourbillon de poussière et d'un ouragan de cris et de vociférations.

Soudain, du milieu de ces démons déchaînés, un cavalier sort, s'écarte, lève en l'air son sabre recourbé et lance son cheval à toute allure dans la direction d'Ibrahim.

Puis, immédiatement derrière lui, un autre cavalier, sabre au clair, fonce en criant:

— Tu ne feras pas cela tant que je serai en vie!

Ibrahim a reconnu Noama.

D'un geste, il ordonne à ses hommes de barrer la route au premier cavalier. Mais la jeune Bédouine ne leur en laisse pas le temps.

Elle atteint l'inconnu et lance son cheval contre lui. Tous les deux, lâchant leurs sabres, roulent dans la poussière.

Les gardes d'Ibrahim accourent. Mais l'Arabe les nargue en ricanant et, tirant son poignard, il le plonge dans la poitrine de la jeune fille.

Puis, raidi, la tête haute et les cheveux au vent, il s'écrie:

— C'est le châtiment de celui qui trahit son serment!

L'homme se laisse arrêter sans se défendre.

Quant à Noama, elle expire en murmurant:

— Ibrahim me conserva la vie: je la lui rends!

Interrogé, l'assassin déclara fièrement:

— Celle que je viens de tuer est ma sœur. Elle n'a pas tenu son serment et vengé son père. Nous l'avions chargée de tuer Ibrahim. Elle ne l'a pas tué. J'accours, moi son frère, pour accomplir la mission où sa lâcheté a échoué: elle m'en empêche. Alors, ne pouvant plus laver la honte de la tribu dans le sang de l'homme qui l'avait offensée, je viens de la laver dans celui de la fille indigne qui préféra la trahison à la vengeance!

— Cet homme n'est pas un criminel, dit Ibrahim Pacha l'Egyptien.

Et il ordonne de remettre en liberté le fils de Fahd El Naassan.

HABIB JAMATI

Cinéma DIANA

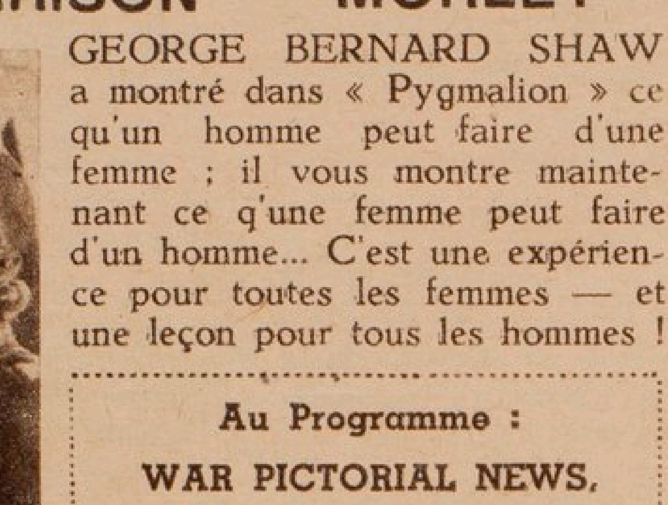
Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 13 AU DIMANCHE 19 AVRIL
UNITED ARTISTS présente
Le nouveau chef-d'œuvre de GEORGE BERNARD SHAW

"MAJOR BARBARA"

avec

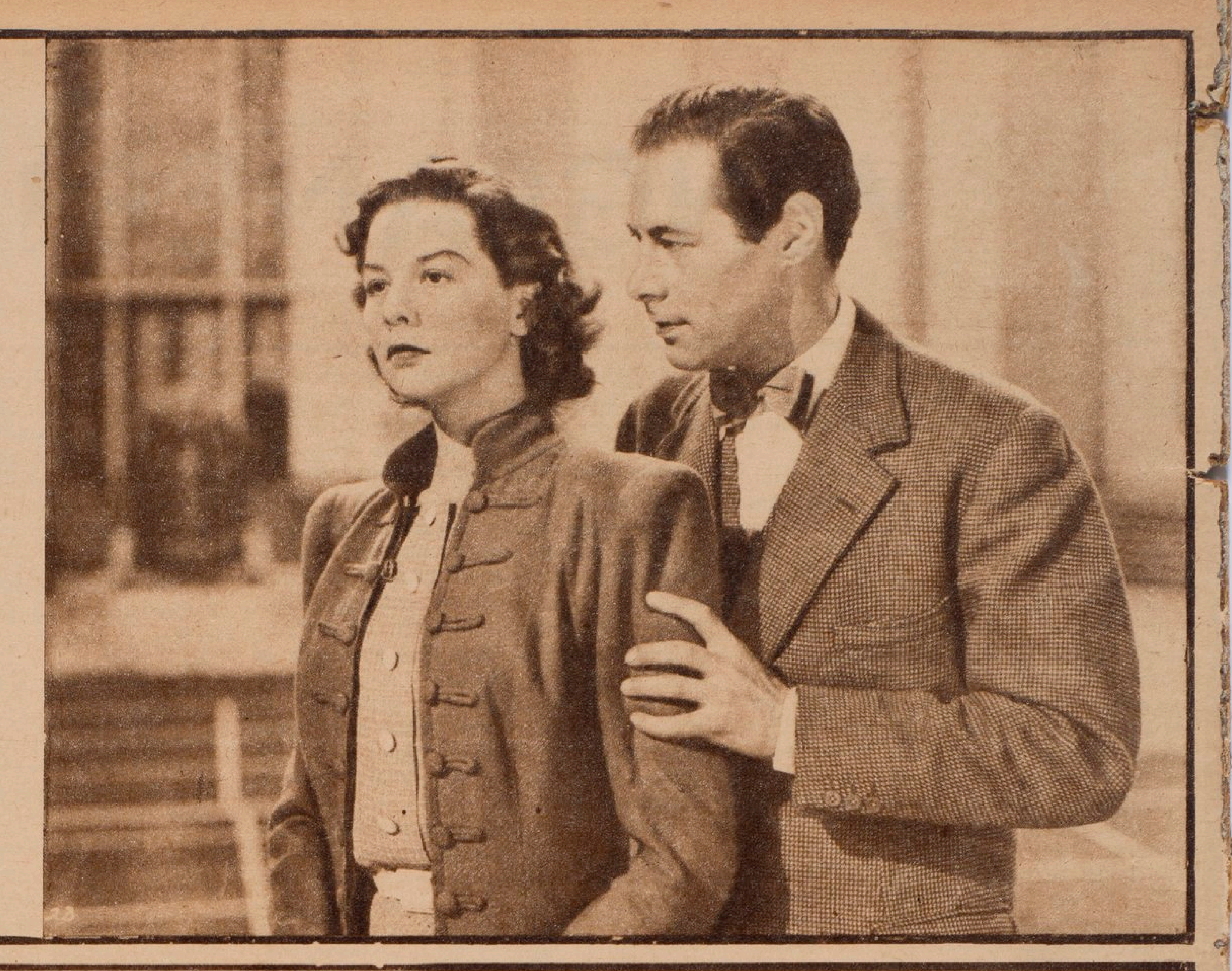
Wendy HILLER * Rex HARRISON * Robert MORLEY

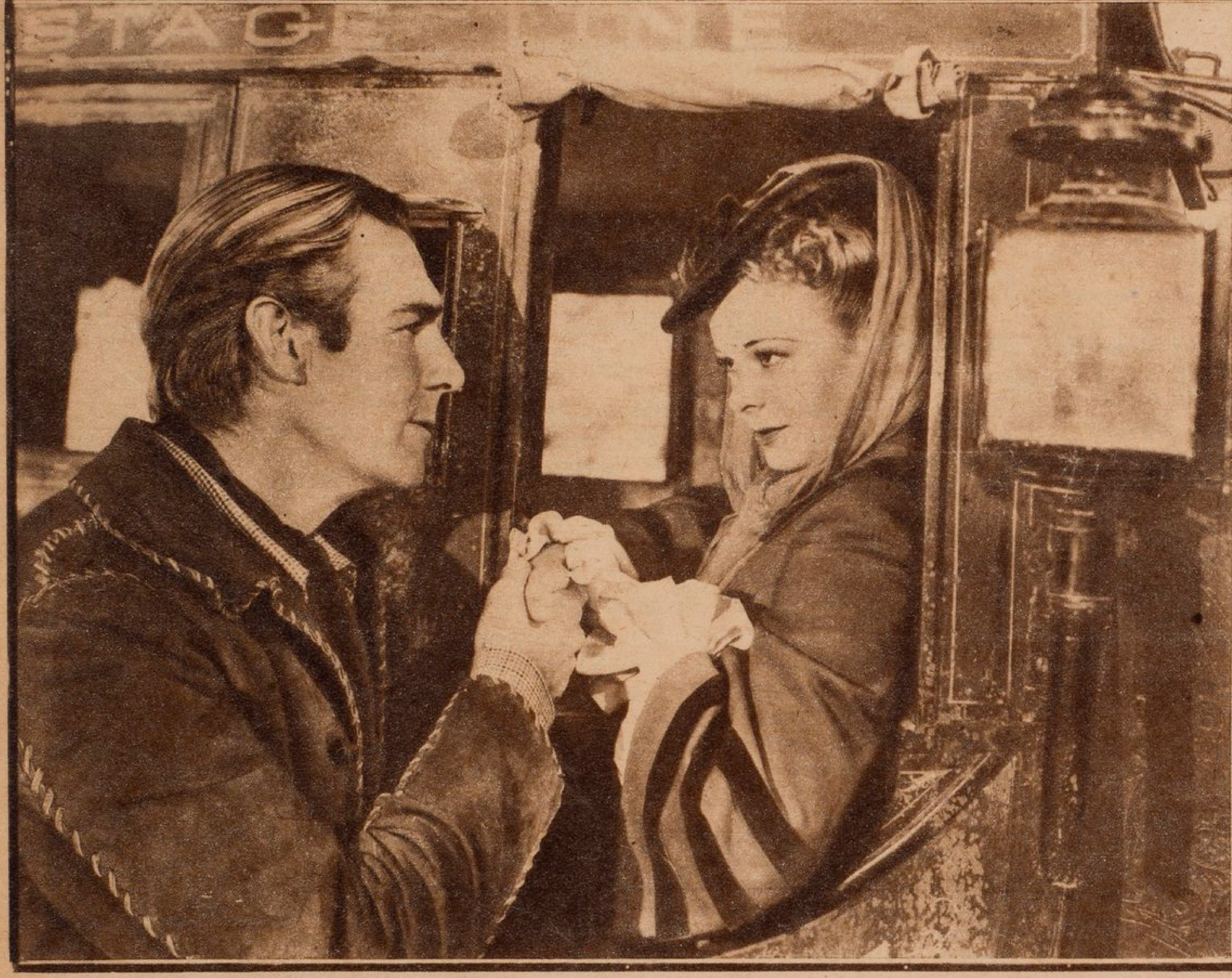


GEORGE BERNARD SHAW a montré dans « Pygmalion » ce qu'un homme peut faire d'une femme ; il vous montre maintenant ce q'une femme peut faire d'un homme... C'est une expérience pour toutes les femmes — et une leçon pour tous les hommes !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Vu l'importance de ce film
4 SPECTACLES CHAQUE JOUR
10 h. 30 a.m. 3 h. 15 — 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.





Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 14 AU LUNDI 20 AVRIL
20th CENTURY-FOX présente

Robert YOUNG * Virginia GILMORE * Randolph SCOTT

dans

"WESTERN UNION"

en TECHNICOLOR

Un grand drame d'aventure, un prodigieux spectacle d'action qui vous tiendra haletant !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DEUXIEME SEMAINE DU LUNDI 13 AU DIMANCHE 19 AVRIL
UNIVERSAL PICTURES présente

Bud ABBOTT * Lou COSTELLO * Andrew SISTERS
Mischa AUER * Ted LEWIS et son orchestre

dans

"HOLD THAT GHOST"



HUMOUR EXPLOSIF ! RIRES CONTINUELS ! La meilleur comédie des deux meilleurs comédiens de l'écran !

Au Programme
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

